



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47^e ANNÉE.

N° 4.

1^{er} AVRIL 1904.

3^e ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE P. G. LEYMARIE

(10 avril)

Pourquoi célébrons-nous les anniversaires de nos morts aimés, nous qui ne croyons pas à la mort ? — Que nous sert de rappeler les admirables travaux d'Allan Kardec, les laborieux efforts, les recherches fécondes et les luttes, si fertiles en amères déceptions, de Leymarie ? — A quoi bon ? Ne savons-nous pas que, si le maître et le disciple sont invisibles, ils n'en sont pas moins présents parmi nous, et qu'ils vont et viennent secondant nos efforts, inspirant nos résolutions et s'intéressant enfin plus que jamais à notre grande et sainte cause ?

Sans doute, si nous pensions tous ainsi, si tous nous nous sentions, nous les êtres charnels, constamment unis aux êtres spirituels par les liens d'une étroite solidarité, ce serait bien, et encore éprouverions-nous le besoin de fêter de temps à autre les meilleurs d'entre nous. Mais les soins de la vie spirituelle ne nous occupent pas exclusivement. La vie matérielle, elle aussi, nous réclame et elle a des nécessités auxquelles nous ne pouvons échapper. Ne faut-il pas vivre ? — Or, pour vivre, il faut manier, retourner, pétrir, broyer, presque sans trêve, cette matière qui nous environne, sauf à laisser quelquefois meurtrir notre chair par elle ; et notre devoir, à nous Spirites, n'est pas de nous tenir en haut dans les nuages en nous bornant à regarder philosophiquement peiner les autres ; notre devoir est de nous mêler à leurs travaux, à leurs études, à leurs luttas, à leurs souffrances, à leurs misères, à toutes leurs épreuves ; de pousser en avant ceux qui restent en arrière, d'éclairer ceux qui sont dans les ténèbres, d'aller aux ignorants comme à des malades, enfin d'aider, d'aimer et de consoler. Et puis, quand ce devoir est accompli, nous ne devons pas perdre de vue que notre vie normale est l'ascension ; nous devons continuer de gravir les sommets et, tout en aidant ceux qui sont en bas à monter, nous garder de nous laisser entraîner ou attarder par eux. Oui, portons nos regards en haut, toujours plus haut, c'est-à-dire tendons aussi la main à ceux qui nous précèdent afin de ne pas nous égarer, et d'éviter les chutes dans les crevasses et les précipices.

C'est ainsi que pensait et qu'agissait notre bon ami Leymarie : il aimait les petits, les humbles ; il s'occupait de leurs soucis ou de leurs bonheurs domestiques, s'ingéniant à diminuer les premiers comme à entretenir les seconds. Comme s'il n'avait pas assez d'ennuis à sa charge, il prenait encore ceux de ses amis. Tous ceux qui l'ont vu de près, comme moi, ne me démentiront pas. Leymarie était, dans toute l'acception du mot, un bon spirite qui a prêché toute sa vie autant par l'exemple que par la parole. Aussi, nous ne doutons pas qu'il soit, sur cette montagne du progrès que nous représentons tout à l'heure, au nombre des ascensionnistes qui nous précèdent et nous tendent la main. Voilà pourquoi nous ne devons pas l'oublier ; pourquoi nous choisissons cette date matérielle de son anniversaire pour rappeler et fêter sa mémoire.

Tous les spirites de l'univers rendront hommage le 31 mars, à Allan Kardec. Les spirites parisiens iront saluer son dolmen, et nous espérons que, le 10 avril, le dolmen du disciple ne sera pas plus oublié que celui du maître.

Le maître a tenu haut le drapeau de la doctrine pendant 12 ou 15 ans ; le disciple, à son tour, l'a repris et gardé vaillamment pendant 30 ans, pour le remettre à ses successeurs tout criblé de coups, mais toujours solidement fixé sur sa hampe, et ses couleurs bien visibles et plus que jamais flamboyantes au vent.

Aussi, nous ne saurions nous abstenir, après avoir fièrement prononcé le *Gloire au maître !* de dire de toute notre âme reconnaissante : *Honneur au disciple !*

ALGOL.

LE DIEU DES SPIRITUALISTES

(Suite.)

Voilà donc que nous avons trouvé le Dieu que nous cherchions, que nous pressentions, en quelque sorte, car la notion vague mais sublime que nous en avons nous hantait sans cesse, en dépit de nos déconvenues.

Ce sont les révélations du nouvel Evangile qui nous l'ont fait connaître, cet Etre ineffable, étant tout à la fois le « Père qui est aux cieux » et le Dieu intérieur dont la voix murmure doucement dans le secret de nos consciences. C'est Celui qui habite en nous ; c'est la force immanente associée à l'humaine nature et constituant notre monade immortelle qui, à travers tout obstacle, toute douleur et du fond des abîmes sombres, remontera..., rayon divin, vers son Foyer.

Tels sont nos titres avérés, reconnus ; mais n'oublions pas les devoirs que nous impose la charte de notre glorieuse investiture. Les instructions sont formelles sur ce point. Il nous est ordonné de reconquérir, si nous les avons perdus en partie, tous les droits et privilèges de notre liberté imprescriptible, de repousser toute doctrine hypothétique et dangereuse, qui nous éloignerait de la spiritualité obligatoire, en un mot de contrôler rigoureusement l'économie entière des religions plus ou moins défigurées qui, pas plus que les philosophies, n'ont su, ni pu nous révéler l'inconnue du grand problème.

Tout est donc à réviser et, s'il le faut, à reconstruire. Dans le nouveau temple que nous avons pour mission d'élever pour les générations futures, temple grandiose dont la voûte n'est autre que celle du ciel lui-même, il faut renverser toutes les vieilles colonnes vermoulues et déblayer le sol des débris qu'y ont amoncelés les âges d'ignorance.

Aux murailles du nouvel édifice, ne seront plus suspendues les macabres représentations qui, depuis des siècles, témoignent de tout ce qu'il y a de matérialité dans l'iconographie de la mythologie chrétienne. Plus de cadavres crucifiés, plus de couronnes d'épines, plus de « sacrés cœurs sanglants » ; plus d'allusions symboliques à l'éternel sacrifice expiatoire que renouvellent à toute heure et dans toutes les églises de la terre, ces liturgies paternelles exaltent sans relâche l'imagination des âmes superstitieuses. Le

crime originel est donc resté inexpiable, puisqu'on en ravive le souvenir par la constante évocation de l'oblation sanglante !... Toujours ce sang : il y a du sang partout, dans ce culte fétichiste et barbare.

Ah ! non, plus de ces images mensongères et affolantes ; mais en revanche, que là-haut, dans les nuées, plane la figure rayonnante du Christ médiateur, révélateur de notre divinité latente qui, les bras étendus, épand d'un geste large ses inépuisables bénédictions sur la famille entière des humanités.

Plus de péché originel, plus de chute inexpiable. Celle-ci est-elle donc autre chose que l'incessante et symbolique descente de l'esprit dans la matière, où d'âge en âge s'effectue sa lente spiritualisation ? Et quant à cette doctrine révoltante qui nous déclare qu'un Dieu implacable et vengeur a déversé sa colère sur la tête d'une innocente victime..., sans préjudice des partialités d'une prédestination qui sauve les privilégiés choisis à l'avance, alors que les réprouvés, condamnés à l'avance, eux aussi, s'en vont au feu éternel, qu'elle disparaisse à tout jamais et soit anathème, cette doctrine blasphématoire qu'une dogmatique non moins ignorante que fanatique n'a pas rougi d'ériger en profession de foi officielle, plus encore, en *credo* obligatoire.

Ce fut Saint-Anselme, le moine italien, tout d'abord simple abbé en Normandie, puis archevêque de Cantorbéry qui, au onzième siècle, résuma toutes les transformations qu'avait successivement subies la conception des premiers chrétiens, puis donna un corps à l'idée du « plan de la rédemption » et ce fut à la suite de cette compilation néfaste que cette doctrine, tout impie qu'elle pût paraître, fut définitivement marquée du sceau de l'Eglise officielle, disons plutôt des Eglises, à quelque confession qu'elles appartenissent. Car ce que l'on ignore généralement, c'est avec quel acharnement les chrétiens orthodoxes se sont lancés dans les commentaires de la doctrine en question qui, injuste et inique en soi, est devenue absolument odieuse, en raison des interprétations dont elle a été l'objet et de la signification surtout qui lui a été attribuée.

L'on sait avec quelle inhumanité les hommes du moyen âge avaient coutume d'appliquer les pénalités, quelles qu'elles fussent, s'évertuant toujours à les transformer en supplices ; or, c'est dans cet esprit inquisitorial que fut commenté le dogme du messianisme rédempteur.

A l'époque de la Réforme, les protestants eux-mêmes, tout aussi bien que les catholiques romains, voyaient dans les éléments du drame de Golgotha un remplacement légal, une substitution juridique que tous acceptèrent sans hésitation, et c'est en vertu de cette acceptation bienveillante, que fut adoptée dans le monde chrétien une certaine série de clichés concernant le supplice du « Crucifié », sorte de littérature malsaine dont la tendance jésuitique et le vocabulaire répugnant semblaient avoir pour objectif, non seulement d'en constater l'opportunité, mais encore d'en atténuer l'horreur, l'arbitraire et

l'injustice abominable. L'on trouva tout naturel que le Christ « haï et méprisé » par le Dieu courroucé, suivant l'expression d'un fanatique énergumène, « vidât jusqu'à la lie la coupe de la colère divine ». Que l'on en juge par quelques citations.

D'après Luther, Christ a véritablement éprouvé pour toute l'humanité la colère de Dieu, la malédiction et la mort. — C'est à la colère, dit Flavel, à la colère non mitigée d'un Dieu infini, aux tortures même de l'enfer que Christ a été livré et cela par la main de son propre père. — Suivant l'Homélie anglicane, le péché arracha Dieu du ciel pour lui faire subir les horreurs et les souffrances de la mort. L'homme, brandon de l'enfer et esclave du diable, fut racheté par la mort du fils bien-aimé de Dieu qui, dans l'ardeur de son courroux, ne pouvait être apaisé que par Jésus, « tant lui étaient agréables le sacrifice et l'oblation de la vie de son fils » ! — Suivant Jenkyns, Christ a souffert comme s'il eût été réprouvé et abandonné de Dieu. — Dwight considère comme à peu près normal qu'il ait subi la haine et le mépris de Dieu...

Arrêtons, ici, la série de ces blasphèmes, que nous pourrions allonger outre mesure, si l'écœurement ne nous empêchait de poursuivre. L'on peut juger, par ces quelques spécimens choisis entre bien d'autres, de quels étranges fanatiques se compose l'orthodoxie d'outre-Manche que dirigent et *qu'édifient* ces docteurs, ces évêques et ces archevêques anglicans, dont nous venons de citer les paroles tirées soit de leurs ouvrages, soit de leurs sermons et homélies pastorales.

Contentons-nous, sans autres commentaires, de constater à quelles scandaleuses excentricités mène la notion d'un dieu anthropomorphe à qui les hommes prêtent leurs passions, leurs haines implacables et leurs inextinguibles rancunes.

Et si l'on vient nous objecter que cette croyance, quelque répulsive qu'elle soit, n'en a pas moins touché le cœur de nombre de croyants sincères qui ont pu y puiser forces, paix et consolations, c'est, répondrons-nous, qu'il y a au fond de cette doctrine quelque chose de plus que ce que l'on voit à sa surface et que ce quelque chose est un principe de vie qui, puissamment assimilé par ces âmes d'élite, les ont préservées de l'horreur qu'inspire la forme grossière sous laquelle se dissimule ce principe. Et c'est pour fournir la preuve de ce que nous avançons, que nous allons nous arrêter un instant sur la signification réelle de ce dogme si désastreusement défiguré.

C'est, nous disent les Instructeurs, dans sa profondeur ésotérique qu'il faut étudier cette doctrine de nature essentiellement mystique. Nous sommes ici en plein symbolisme. « Tout est symboles dans les Ecritures », disait le grand Origène qui les avait lues et comprises avec l'esprit et la clairvoyance d'un initié. C'est dans l'homme lui-même et les phénomènes psychiques qui

se déroulent au plus profond de sa conscience, qu'il faut aller chercher les éléments du drame exotérique de la Passion. C'est dans chacune de nos âmes qu'il se renouvelle incessamment, au cours de sa marche vers la libération future. C'est dans chacune d'elles que se dresse un Golgotha spirituel sur lequel doit être suivi, pas à pas, le processus allégorique de l'évolution qui, seule, peut rendre juste et possible la véritable rédemption qu'effectue, *elle-même* et *pour elle-même*, chacune des monades célestes, en travail d'une spiritualisation dont l'objectif est la conquête de sa divinité.

C'est sur le Calvaire historique de la Palestine que le Christ, dans son insondable amour pour les hommes, ses frères, nous a donné le symbolique mais tragique modèle du processus de la rédemption des âmes. Et puisque c'est en nous que se renouvelle incessamment la scène, suivons-en lentement les émouvantes péripéties.

Dans tout être humain se trouvent en présence deux éléments antithétiques et adverses : en bas, la matière où se sont incarnés les principes inférieurs de l'homme, plus haut, l'esprit ou principe supérieur et impérissable. Celui-ci veut remonter vers la lumière, vers le foyer d'où il émane, celui-là se plait dans la pénombre des bas horizons terrestres. Mais tous deux, au cours de l'existence physique, étant associés, enchaînés l'un à l'autre, c'est entre eux, par suite de leur pénétration réciproque et en vertu des lois de la vie ascensionnelle, que se livre et se prolonge la lutte. Au sein des attractions charnelles, au milieu des efforts, des expériences, des épreuves douloureuses où évoluent plus ou moins rapidement les principes inférieurs, battent les ailes de l'esprit enlisé, alourdi par la gangue qui l'entoure. Combien de fois tombe-t-il, défaillant, momentanément paralysé par les attaches de la matérialité ? Combien de fois pâlit l'étincelle qui, si souvent, semble devoir s'éteindre à tout jamais ?...

Mais elle est de haute race, la divine monade. En dépit des obstacles et tout au fond des ténèbres glaciales, elle se souvient de la lumière de là-haut. N'est-elle pas *elle-même* cette lumière inextinguible ? Et c'est pourquoi elle compare, apprécie, discerne l'une de l'autre les deux forces qui la sollicitent en sens inverses.

Ayant goûté à la coupe des joies terrestres, au fond de laquelle elle n'a trouvé qu'amertumes et désillusions, elle s'en détourne et renonce aux chimères. Elle repousse les tentations, s'arrache aux séductions perfides, « crucifie » ses passions, ses désirs, ses vanités, son égoïsme incoercible, s'insurge contre les défaillances du *Moi* tel que nous le connaissons, avec son ignorance, sa versatilité, ses superstitions, ses propensions invétérées pour le mal..., et ce n'est que lorsque tout a été cloué à la croix libératrice, alors que son Karma s'est épuisé dans les épreuves, que la matière vaincue renonce à la lutte, et que la lumière, enfin, a pour jamais dissipé les ténèbres...

c'est alors que la Monade divine sort, elle aussi, de son tombeau, comme le Crucifié de Golgotha, et d'un geste irrésistible repousse la pierre qu'avaient roulée sur elle toutes les puissances de la chair (D^r Th. Pascal).

Voilà ce qu'est, en réalité, le mystère de la Rédemption, Rédemption qui ne peut être juste, normale et possible, que lorsqu'elle est consentie par l'homme, effectuée par lui seul, puisque lui seul est le coupable et que nulle faute ne peut être rachetée par procuration, fût-ce par le sang du plus grand, du plus pur, du plus divin martyr.

Toutefois, que l'on se garde de croire, étant donnée la signification du dogme de la Rédemption telle que la définit la doctrine ésotérique, que notre amour et notre reconnaissance à l'égard du sublime crucifié puissent en être atténués.

Il est aujourd'hui du meilleur goût, chez les libres-penseurs, de parler en termes dédaigneux ou grossièrement insultants du « jeune homme de Nazareth » qui, simplement naïf ou halluciné, pour les uns, n'est rien d'autre, pour les plus agressifs, qu'un imposteur tout disposé à tromper les foules crédules, ou tout au moins qu'un dangereux rêveur dont la doctrine néfaste et corruptrice préconise l'abdication de toute dignité humaine, incite au respect de la force et s'opposant à l'affranchissement des consciences, dit à ses adeptes : devenez des esclaves, rendez à César ce qui est à César.

Renan, dans sa *Vie de Jésus*, exprime l'opinion que si le Christ revenait parmi nous, il se rallierait aux idées de progrès et serait avec les porteurs de flambeaux.

Erreur ! clament les intransigeants qui, confondant le christianisme officiel et autoritaire avec la doctrine mystique du doux Rabbi galiléen, affirment que, si le Christ revenait sur la terre, il irait à l'obscurantisme comme plus conforme à son idéal de rêveur oriental et que sa devise ne pourrait être que « fanatisme et résignation ».

Les hommes prévenus qui parlent de la sorte oublient ou ignorent que tels et tels mots qu'on lui reproche — et qu'il n'a peut-être jamais prononcés, étant donnée l'étrange façon dont les évangélistes ont compilé leurs textes si différents les uns des autres et parfois contradictoires — que ces mots, disons-nous, auraient besoin, pour être compris, d'être interprétés ésotériquement. L'on ignore généralement de combien de « voiles » symboliques furent entourées les Ecritures pour l'explication desquelles il faut jusqu'à trois clefs, — clefs dont se servaient les initiés, mais dont les exégètes modernes ont perdu toute notion.

Mais revenons à l'appréciation de la personne du Christ. S'il ne peut plus être considéré comme « rédempteur », il n'en est pas moins le grand médiateur. Il est venu donner à la vie spirituelle de ce monde une impulsion régénératrice, montrer de nouveau à l'humanité qui s'égarait dans les fondrières,

le vrai chemin qui monte vers les hauteurs, proclamer l'existence, inconnue jusqu'alors, de ce Royaume des cieux qui fait suite au royaume terrestre, rattachant ainsi les deux mondes entre eux, bien plus, tous les mondes de l'univers où vivent d'innombrables humanités sœurs de la nôtre et préparer, enfin, pour l'œuvre de fraternité universelle, quelques disciples chargés de la poursuivre, sous sa direction, en remettant en lumière l'antique initiation des sanctuaires d'où sont autrefois sortis les Instruteurs des peuples.

Mais cette mission du Christ s'est compliquée par suite de dispensations dont le secret nous échappe, car nous sommes, ici, sur le seuil des plus profonds mystères du monde spirituel. Il s'est fait dans cette haute individualité une sorte de dédoublement, en raison de la mission suprême qui lui a été dévolue. Au-dessus du Christ historique plane la glorieuse figure d'un Christ mystique dont l'auréole est venue couronner le front du modeste disciple des Esséniens, et c'est autour de ce Christ mystique, ministre direct du Logos, que se sont groupés des mythes qui, appliqués au Jésus de la Galilée, l'ont rattaché à la longue série des Instruteurs auxquels il succéda. Inutile d'ajouter que c'est sous des formes allégoriques que ces mythes ont résumé les histoires multiples mais analogues de tous les Christs qui, dans leurs personnes humaines, ont symbolisé l'action générale du Logos dans l'Univers.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas croire que le Christ de notre race ait cessé, après le drame de Golgotha, d'entourer ses disciples de sa puissante protection et qu'après avoir institué les Mystères, il se soit borné à y faire de rares apparitions. L'on nous révèle, à son sujet, des choses fort étranges. L'on nous dit que cet Etre puissant — nous parlons du Christ mystique, — dont la mission est de veiller sur l'évolution spirituelle de notre humanité moderne, ayant momentanément pris pour véhicule le corps du Jésus historique, remit, après le drame de la Passion, l'Eglise nouvelle entre les mains de ce Jésus dont la forme corporelle lui avait été sacrifiée et qui, ayant atteint, par cet acte de dévouement sublime, la perfection de l'évolution humaine, devint en sa forme glorifiée l'un des ministres du Logos.

Ce fut lui, lisons-nous, dans le *Christianisme ésotérique* d'Annie Besant, qui devint l'Hiérophante des Mystères chrétiens. Ce fut sous son inspiration que brilla la flamme de la Gnose alexandrine. Ce fut lui qui donna à tant d'âmes la force de conserver, en pleines ténèbres, l'étincelle mystique, lui qui, à flots, versa la vérité dans les intelligences aptes à la recevoir et à la manifester. C'était sa Figure qui se tenait près de la roue des suppliciés, près de la flamme des bûchers, encourageant ses confesseurs et soutenant ses martyrs. C'était sous son souffle qu'éclatait le verbe enflammé des Savonarole et des Giordano Bruno. C'était lui qui dirigeait Roger Bacon, Galilée et Paracelse dans leur étude passionnée des mystères de la nature, lui qui, dans leurs rêves de grandeur et de beauté, inspirait Raphaël, Michel-Ange et Léonard

de Vinci. C'étaient ses harmonies qui chantaient dans les sonates de Mozart et de Beethoven. C'était son image glorieuse qu'entrevoyaient, dans leurs fiévreuses insomnies, les mystiques solitaires et les occultistes persécutés. Par la douceur d'un Thomas à Kempis et les emportements fougueux d'un Luther, non moins que par les sarcasmes acérés des Encyclopédistes, il s'efforça de réveiller les âmes et de les attirer vers la lumière, vers la vérité, cette vérité qu'entrevit le pieux Newton et que devina le grand Leibnitz, précurseur, nous l'avons dit, de nos modernes spiritualistes.

De siècle en siècle, il a lutté contre l'erreur, soutenu les faibles, consolé les affligés. Aujourd'hui, il s'efforce, pour la refonte du christianisme dévoyé, matérialisé, de détourner à son profit une partie du grand fleuve de sagesse qui descend sur l'humanité altérée. Il cherche, au sein des Eglises désertées, des hommes capables d'entendre sa parole et de répondre, quand il demandera des messagers pour la transmettre à son troupeau : « Me voici, envoie-moi. »

Et s'il paraît tout d'abord inadmissible que le Dieu suprême, ou l'une de ses hypostases, ainsi que les gnostiques alexandrins appelaient ses représentants, daigne s'occuper de tel être isolé, perdu dans la foule des créatures vivantes, il faut songer que cette Divinité omniprésente, immanente dans la nature, emplit de ses effluves l'univers tout entier. Et de même que notre soleil matériel, sans distinguer certes aucune des petites fleurs des champs qui si avidement tournent vers lui leurs corolles, les fait éclore et s'épanouir, toutes ensemble, dans sa vivifiante lumière..., de même le Soleil spirituel dont le rayonnement pénètre chacune de nos âmes, les attire toutes et les fait évoluer, c'est-à-dire monter, graviter vers Lui, centre et foyer de toute vie.

C'est ainsi que l'œuvre d'amour persiste dans son inaltérable et émouvante intensité. Cette œuvre d'amour, appelée « Sacrifice » dans toutes les religions de la terre, se poursuit dans la grandiose économie de la Création et toujours avec ce caractère spécial d'être tout d'abord imposée, puis de devenir volontaire et librement acceptée, telle qu'elle l'a été par toutes ces nobles âmes de héros, de prophètes, d'instructeurs, de législateurs, de messies qui, au long cours de l'histoire qu'ils ont faite si grande, ont lutté, souffert et sont morts quelquefois, se sacrifiant par amour, afin que leur race tirât profit de leur abnégation sublime.

C'est grâce au dévouement de ces grands Etres, véritables demi-dieux, suprêmes victimes servant d'intermédiaires entre la terre et le ciel, que les peuples ont pu, sans trop s'égarer, suivre la route de leur pèlerinage terrestre.

Or, quel est-il le but de ce sacrifice ? Ce but, le seul et toujours le même, est l'effusion de la vie divine que les médiateurs et notre Christ, en particu-

lier, partagent avec nous. Et c'est cette effusion qui fait de chacun de nous un centre de conscience individuelle qui, peu à peu, au fur et à mesure que s'effectue notre évolution, s'associe à la Conscience générale — association vivifiante et bénie. Alors que dans les heures de défaillance nous cherchons aide et consolation, c'est le Dieu intérieur qui nous répond, nous pénètre de son esprit, s'identifie à nous par le mystère d'une sorte de transsubstantiation bien autrement efficace et profonde que celle que représente symboliquement le dogme de l'Eucharistie qui, lui aussi, comme tous les autres, a été défiguré par le matérialisme ecclésiastique. Il ne s'agit plus, ici, ni de pain, ni de vin miraculeusement transmués en chair et en sang, éternisant le souvenir du sacrifice expiatoire ; non, ce dont il s'agit, c'est de la « coexistence » effective de l'humain et du divin que réalise la vie spirituelle.

C'est donc l'esprit qu'il nous faut rechercher en toute chose. Tout objet visible est l'expression physique d'une vérité invisible. Toutes les choses de ce monde sont l'incarnation d'une idée divine manifestée, et c'est en vertu de cette vérité qui n'est pas seulement l'expression d'une idée, mais le plus réel des faits, que la matière elle-même la plus dense et la plus lourde se modifie et se spiritualise graduellement — voilà ce qu'ont oublié ou ignoré tous ceux, fussent-ils des croyants convaincus, dont les manipulations grossières ont déformé toutes les révélations ésotériques.

Esprit, matière ; conscience individuelle, Conscience universelle ; humanité, divinité, *identifiés* dans le creuset d'une transsubstantiation mystique... telle est la signification de l'Eucharistie spirituelle d'où jaillit la vie divine qui devient nôtre.

Nulle exagération, ici ; nulle illusoire fiction. C'est une métamorphose réelle qui s'opère dans l'organisme mental de l'homme qu'a divinisé la communion suprême. Du haut de la cime qu'elle a su atteindre, l'âme supérieure, l'*Ego* impérissable, jette un regard sur son passé. Il en résume et apprécie les résultats ; il comprend que ses négligences et que ses fautes n'ont amené pour lui que désillusions ou souffrances et qu'il ne lui reste plus qu'à régulariser les modes de son activité. En dépit des meilleures intentions de ce *Moi* qui, pour réagir sur les principes inférieurs, s'est efforcé d'en prendre la direction, l'homme charnel peut continuer plus ou moins longtemps le cours de ses égarements ; mais le désordre ne saurait être permanent et ce n'est pas impunément que peuvent être violées les Lois directrices de la vie.

En vertu de la liberté que Dieu lui a donnée et que Dieu respecte, il a pu jusqu'alors s'abandonner aux suggestions de la matière, choisir la voie dangereuse qui mène à l'abîme, mais c'est sur le bord de cet abîme que l'*Ego* épouvanté recule d'un pas, rebrousse chemin et reprend le sentier imprudemment abandonné. Et c'est sur ses fautes, ses fautes tant de fois répétées,

qu'il réfléchît, médite et s'émeut. En voyant la nature entière obéir à une loi générale d'évolution, il comprend que l'être ne peut lutter obstinément sans courir le danger d'être renversé, roulé, meurtri par le courant irrésistible.

Ce qu'il comprend, surtout, c'est la charge de ses responsabilités qu'aggrave de jour en jour son intangible liberté. Il sent bien que nul autre que lui-même ne saurait expier ses fautes personnelles. Ce n'est pas Dieu qu'elles offensent, le Dieu si grand qui, de si haut, domine les mondes et dirige les destinées, c'est lui seul qui est en cause, lui seul dont il compromet l'avenir... et alors qu'éperdu, il pousse, lui aussi, le cri de Golgotha : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » c'est alors que lui répond le Dieu caché qui vit en lui, sans même qu'il ait su, parfois, en constater la présence et la réconfortante intervention.

Oui, c'est en lui-même que réside le principe de vie, avec sa force de résistance et ses vertus régénératrices. Combien vite il peut s'en rendre compte, alors que, voulant remonter, échapper aux ténèbres des bas-fonds, il voit, tout au fond de lui-même, rougir l'aube consolatrice, l'aurore d'une vie nouvelle dont l'éclat progressif finit, ce semble, par illuminer tout son être... comme au travers d'une lampe d'albâtre, transparait douce et discrète la lueur que son globe renferme. Heure glorieuse et bénie que celle où cette lumière divine, pénétrant l'âme de ses rayons purificateurs, brûle en elle les dernières scories de la matière vaincue, renouvelle ses forces, ranime ses espérances, ouvre devant elle d'insondables horizons et lui marque sa place définitive dans la phalange des candidats à la divinité.

« Le plus grand des pécheurs m'adore-t-il en toute sincérité, dit Krishna, celui-là dès lors doit être regardé comme juste, sauvé qu'il est par la libre résolution qu'il a prise de naître et de vivre. »

— Libre résolution !... M'objectera-t-on peut-être ; mais, dans l'analyse et la critique des dogmes, auriez-vous oublié celui de la Prédestination ?

— Non certes, nous ne l'oublions pas et après avoir dit comment il faut envisager la prétendue Rédemption par le sang du Juste, nous allons dire pour quelles raisons doit être repoussé le dogme de la Prédestination non moins inadmissible, funeste et de tous points injustifiable.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est peu de formules religieuses qui aient donné lieu à tant de discussions, soulevé tant de protestations, provoqué tant d'anathèmes. Quoi qu'il en soit, il semble que la foi en cette doctrine étrange ait été la pierre de touche de tous les grands croyants, depuis Saint Paul, le chrétien fanatique déclarant que c'est par la violence que doit être conquis le Royaume de Dieu, jusqu'à Saint Augustin, le docteur opportuniste qui ne pouvant, dans certains dogmes, mettre d'accord l'amour et la justice de Dieu, émit son pitoyable *Credo quia absurdum*, jusqu'à Luther enfin, le fougueux réformateur que n'intimidaient pas les foudres du Vatican,

mais que faisait frissonner d'une terreur superstitieuse. Satan, le cauchemar légendaire du moyen-âge, fantoche grimaçant qui le harcelait, sans doute, puisqu'il voulut, un jour, suivant la légende, s'en débarrasser en lui lançant son écritoire à la figure.

C'est un spectacle vraiment curieux de voir par quelles spécieuses arguties, par quels raisonnements enfantins, plus encore, par quels ridicules sophismes, les chrétiens orthodoxes se sont efforcés de rendre acceptable ce dogme non moins absurde qu'injuste et révoltant. Croire à la prédestination, n'est-ce pas admettre que toute justice est absente du plan de l'univers, ou que la prétendue puissance créatrice est impuissante et inefficace pour y établir un ordre quelconque, alors surtout que, mise en parallèle avec la doctrine ésotérique, elle en fait ressortir la grandeur et la spiritualité.

Mais qu'importent aux dogmatisants la spiritualité d'une doctrine, l'amour de Dieu, la justice de Dieu, la suprême magnificence du plan de la création ?... C'est en se basant sur leur dogme de prédilection qu'ils nous déclarent tout net que sans une manifestation supplémentaire de l'autocratie divine — c'est-à-dire une grâce arbitraire, — un nombre incalculable d'âmes devraient sombrer dans l'enfer éternel... Attestation sacrilège à laquelle on ne peut trouver d'autre excuse qu'une ignorance profonde ou que la plus incurable matérialité — ce que nous chercherons à démontrer dans le prochain et dernier article.

(à suivre.)

ED. GRIMARD.

CAUSERIES

sur l'Evolution de l'idée religieuse (suite) (1).

CONSTANTIN.

Au commencement du iv^e siècle, l'Empire Romain, après avoir eu jusqu'à six maîtres, n'en avait plus que trois : Constantin qui régnait sur la Gaule et sur l'Espagne, Maxence sur l'Italie et sur l'Afrique, Licinius sur l'Asie. Il est inutile de rappeler ici les causes qui déterminèrent Maxence à déclarer la guerre à Constantin. Ce dernier, après de longues hésitations, rassembla une partie de ses légions et se décida à marcher sur l'Italie.

Les hésitations de l'Empereur des Gaules étaient compréhensibles : l'expédition était périlleuse, plus périlleuse que celle de César qui, en franchissant le Rubicon, avait au moins derrière lui le prestige de grandes victoires. « Pour des troupes romaines, — dit M. de Broglie, dans son magistral ouvrage *l'Eglise et l'Empire Romain au iv^e siècle*, — pour des troupes romaines

(1) Voir les n^{os} de mai et de juin 1903; janvier, février et mars 1904.

qui servaient sous les Aigles, entrer le fer à la main en Italie, franchir le territoire sacré de la République, donner l'assaut au Capitole, c'était toujours une entreprise qui faisait passer un frémissement sourd dans les rangs. Il n'y avait pas dix ans que deux armées impériales s'étaient dissoutes par le scrupule feint ou réel de porter leurs armes contre Rome. »

C'est pendant que l'Empereur méditait longuement sur la détermination qu'il allait prendre qu'il eût, d'après les historiens de l'époque, une vision et des songes qui le décidèrent à marcher en avant.

Eusèbe, évêque de Césarée, nous fait connaître dans sa *Vie de Constantin*, les détails de cette vision qui, dit-il, lui furent donnés par l'Empereur lui-même. « Un après-midi, pendant une marche qu'il faisait à la tête de ses troupes, il aperçut dans le ciel, au-dessus du soleil déjà incliné sur l'Occident, une croix de lumière portant cette inscription : « *En toutô nika.* » *Triomphe par ceci.* Toute son armée et beaucoup de spectateurs qui l'environnaient virent comme lui ce prodige avec stupéfaction. Il demeura fort en peine de savoir ce que signifiait cette apparition. La nuit le trouva encore dans la même perplexité. Mais, pendant son sommeil, le Christ lui-même lui apparut avec la croix qui s'était montrée dans le ciel, et lui ordonna de faire façonner sur ce modèle, un étendard militaire sous la protection duquel il se placerait dans les combats. Au point du jour, Constantin se leva et fit part de sa révélation à ses confidents. Sur-le-champ des orfèvres furent appelés, et l'Empereur leur donna ses instructions, pour que la croix mystérieuse fût reproduite en or et en pierreries.

Tel est le récit d'Eusèbe. D'autres écrivains citent ce fait en variant les détails : la croix aurait apparu pendant la dernière bataille livrée par Constance à Maxence sur le pont de Milvius, près de Rome ; elle portait en exergue ces mots « *in hoc signo vinces* », *tu vaincras par ce signe.* Enfin, Lactance, le précepteur du fils de Constantin ne parle que de songes pendant lesquels le Christ aurait dit à l'Empereur de mettre le *Labarum* (1), à la tête de ses troupes, et de faire graver le monogramme sur les boucliers de ses soldats.

Ces récits sont-ils exacts ? Il est à remarquer qu'ils ne furent alors contestés par personne. A cette époque, comme aux temps d'Homère et de Virgile, la croyance aux apparitions d'êtres surnaturels était en grand crédit chez les hommes les plus éclairés. Seulement, alors que les chrétiens croyaient que

(1) On ne connaît pas l'étymologie du mot *Labarum* qui apparaît pour la première fois à cette époque. Les savants l'ont fait dériver successivement, du chaldéen, de l'assyrien et même du vieux latin, sans pouvoir s'entendre sur sa signification. D'après les descriptions qui nous sont faites, le *Labarum* ressemblait aux bannières que l'on porte dans les processions catholiques. C'était une pique coupée dans sa partie supérieure par une barre transversale ; à cette barre était suspendu un voile carré sur lequel étaient brodés en or et en pierres fines, les portraits de l'Empereur et de ses fils. La pique était terminée par une couronne d'or qui enveloppait le monogramme du Christ.

c'était le Christ qui était apparu à Constantin, les païens disaient que c'était son père Constance, divinisé après sa mort, qui s'était montré à lui, et lui avait assuré la possession de tout l'Empire en conduisant ses armées à la victoire.

Plus tard, les écrivains profanes ne voulurent ajouter aucune foi à une croyance qui avait cependant été unanime, et les historiens rejetèrent comme une légende enfantine la vision du grand Empereur.

Admettons qu'il n'y ait qu'une légende. Mais la conversion ou, si l'on veut, l'adhésion subite, inattendue, de Constantin, aux principes du Christ, est un fait historique, un fait bien certain ; et on doit rechercher quels sont les mobiles qui ont amené le prince à rompre brusquement avec toutes les traditions religieuses du passé, pour accorder sa protection aux nouvelles doctrines.

Tous les historiens, se copiant les uns les autres, s'accordent à dire que la décision de Constantin ne fut qu'une question politique. Il avait pressenti, disent-ils, l'influence énorme que les chrétiens allaient acquérir, et, pour consolider son trône, il s'était mis de leur côté, se plaçant, pour ainsi dire, sous leur protection.

Cette assertion est très discutable.

Les chrétiens quoique relativement assez nombreux au commencement du IV^e siècle, n'avaient absolument aucune influence (1) : à quelques rares exceptions, ils faisaient presque tous partie du peuple, et le peuple ne comptait pas ; en outre, pendant la dernière persécution qui avait eu lieu dix ans avant, la foi s'était affaiblie : le nombre des chrétiens ayant augmenté, l'enthousiasme des premiers temps n'avait pu être aussi ardent dans tous les cœurs. Des milliers de chrétiens avaient abjuré pour échapper au supplice ; et tous ceux qui restaient attachés à leur foi se tenaient prudemment à l'écart, redoutant toujours de nouvelles persécutions. Il n'y avait pas de raison, en effet, pour qu'un César ne recommençât un jour les hécatombes qui s'étaient si souvent renouvelées depuis trois siècles. D'autre part, un édit de Dioclétien, avait interdit aux chrétiens l'entrée dans les charges de l'Etat, et ceux qui voulaient obtenir une place, quelque infime qu'elle fût, dans les administrations de l'Empire, devaient cacher soigneusement leurs croyances.

Les savants, les lettrés, les philosophes, les sénateurs, les chevaliers, tous ceux en un mot qui formaient la classe dirigeante, étaient, comme je l'ai dit, absolument hostiles aux nouvelles idées ; et cette classe seule jouissait dans l'Etat d'une certaine influence ; influence bien limitée, du reste, par celle des Légions, principalement par celle des Prétoriens qui depuis longtemps faisaient et défaisaient les Césars. Ceux-ci ne restaient pas longtemps sur le trône et de terribles drames avaient ensanglanté les palais impériaux.

(1) Des calculs, probablement exagérés, faits par des écrivains religieux, évaluent la population chrétienne, au commencement du IV^e siècle, au vingtième environ de la population totale. Cette proportion va augmenter considérablement sous le règne de Constantin.

Sur 46 empereurs qui s'étaient succédé depuis Auguste, 37 avaient péri de mort violente. Ce n'était donc pas non plus sur cette soldatesque avide, qui avait mis si souvent l'Empire aux enchères, que Constantin pouvait songer à s'appuyer. Il avait, au contraire, tout à craindre d'elle, et cela d'autant plus qu'un édit de Dioclétien avait défendu d'admettre les chrétiens dans les Légions. Le massacre sous Maximien de la région thébaine, convertie au Christianisme, n'est qu'une légende. Ainsi, lorsque Constantin se décida à marcher sur Rome, il ne pouvait compter ni sur l'aristocratie, ni sur le peuple, ni sur les soldats. Il allait vers un redoutable inconnu dans lequel pouvaient sombrer sa puissance et sa vie.

— Peut-on croire que l'âme du prince, ouverte aux idées nobles et généreuses, l'ait entraîné vers le Christianisme, vers cette religion de justice, de bonté et d'amour ? — Cette opinion est peu admissible.

L'histoire nous montre Constantin toujours fourbe et cruel. Il n'avait eu avant, et il n'eut après sa conversion, aucune des vertus que la croyance nouvelle pouvait donner à ses adeptes. Son despotisme fit autour de lui d'innombrables victimes, et il y eût dans son palais des tragédies domestiques épouvantables. Il fit mettre à mort, successivement, son épouse Fausta, son fils Crispus, son beau-père Maximien, son beau-frère Licinius et un enfant de 11 ans, fils de ce dernier. Sa politique religieuse et ses cruautés indignèrent toute l'Italie, et les haines qu'il sentait s'amasser autour de lui furent, suivant certains auteurs, une des causes qui le décidèrent à quitter Rome et à transporter à Constantinople le siège de l'Empire. La politique qu'il avait adoptée vis-à-vis des chrétiens lui avait donc bien mal réussi, puisque, au lieu de consolider sa puissance comme le disent quelques historiens, elle le forçait à abandonner la capitale séculaire des Empereurs pour aller en fonder une autre au milieu des barbares, à l'extrémité des provinces romaines.

Cette décision si inattendue plongea le monde dans un profond étonnement. Depuis des siècles, Rome était considérée comme le centre de l'univers. C'est vers elle que les peuples tournaient leurs regards : c'est d'elle qu'ils attendaient leurs destinées ; et cette ville qui était devenue la capitale de l'humanité, s'était incarnée dans un véritable Dieu qui avait ses adorateurs, son culte et ses autels : ce Dieu, c'était l'Empereur.

Végèce, le plus grand historien militaire de ce siècle, écrivait : « L'Empereur, dès qu'il a reçu le titre d'Auguste, devient un Dieu présent et corporel à qui il faut rendre un culte assidu. Il peut tout ce qu'il veut. Tout est à lui, corps, biens, âmes. Ses édits sont des oracles célestes, des volontés divines... »

Cette double idée de Rome et de la Majesté toute-puissante du Maître était indissoluble dans les esprits de cette époque, et les Romains se sentirent profondément humiliés en se voyant abandonnés par celui qu'ils avaient jusqu'alors considéré comme leur Dieu.

Les historiens ont donné différentes raisons pour expliquer les mobiles de la décision si grave qui avait été prise par Constantin.

On a dit que l'Empereur ne pouvait plus habiter cette ville restée trop païenne, qui laissait Jupiter siéger toujours au Capitole, et qu'étant chrétien, il voulait créer une capitale chrétienne. Il faut remarquer d'abord que Constantin n'était pas chrétien — bien qu'on lui donne parfois le nom de premier Empereur chrétien, — et qu'il ne fut baptisé — si tant est qu'il l'ait été, — qu'à son lit de mort. Sans doute, il favorisa de tout son pouvoir la nouvelle religion ; mais il s'efforça surtout de tenir la balance égale entre les deux partis pour les empêcher de lutter l'un contre l'autre. Et ce fut la grandeur de sa politique. Sans persécutions, sans guerres, on vit s'opérer sous son règne, la plus grande révolution morale de l'humanité. « Dans toute la série des siècles, dit l'historien Duruy, nul, ni roi, ni peuple, ne partagent cette gloire avec lui. »

Mais, tout en donnant son appui aux chrétiens, il conserva jusqu'à la fin de sa vie, le titre de Grand Pontife, et il en remplit toutes les fonctions. Il eut toujours des autels et des prêtres consacrés à son culte. Lorsqu'on posa les fondations de Constantinople, tous les rites païens furent accomplis en sa présence. A côté des églises, de nombreux temples furent élevés dans la nouvelle capitale, et les plus belles statues des anciens Dieux furent envoyées de Rome pour les orner. Il ne semble donc pas que la question religieuse et le désir de s'éloigner d'une ville païenne ait pesé d'un grand poids dans la détermination de Constantin. — Mais on a également donné une raison politique. On a dit que l'Empereur ne craignant plus les invasions du côté de l'Ouest avait voulu se rapprocher des frontières orientales, où de formidables masses répandues sur l'Euphrate, sur le Pont-Euxin et sur le bas Danube, n'attendaient qu'un moment favorable pour se précipiter sur l'Empire.

Cette opinion est également discutable. En portant sa capitale à l'extrémité de l'Empire, Constantin commettait une grande imprudence puisqu'il mettait à la merci d'un coup de main ses palais, ses trésors et la ville qui était le siège de sa toute-puissance. En 378, après la bataille d'Andrinople où presque toute l'armée romaine avait péri, tout le pays fut dévasté, jusque sous les murs de la ville qui faillit être prise.

Constantinople résista aux Barbares. Ce fut du côté de l'Ouest qu'on croyait invulnérable, que l'invasion se déclina. Rome fut bientôt conquise, et, à partir de ce moment, l'Italie, sans défense, devint le théâtre des luttes interminables entre les Barbares.

Constantin se serait donc trompé s'il avait obéi, comme on l'a dit, à une question politique en quittant sa capitale. On peut admettre, en effet, que, si l'Empereur et ses Légions qui représentaient une force morale et matérielle considérable, étaient restés à Rome, l'invasion aurait pu se répandre tout autour de l'Italie sans l'atteindre, pendant de longues années.

Il est possible que les motifs qu'on prête à l'Empereur aient été l'objet de ses méditations. Dans tous les cas, il n'en parle pas ; et il se borne à faire

connaître aux Romains, dans un édit, que c'est sur l'ordre de Dieu, *Deo iubente*, qu'il a fondé Constantinople (1).

Les Romains acceptèrent comme vraie et toute naturelle cette explication de l'Empereur. — Comment a-t-il reçu cet ordre ? — D'où lui est venue cette idée ? — Nous n'en savons rien.

Mais, si nous étudions de près les faits et leurs conséquences, nous voyons que l'abandon de Rome était absolument nécessaire à cette époque pour la marche des événements.

Il fallait, pour le développement de l'idée chrétienne, que Rome n'eût plus de maîtres : il fallait que le petit évêque de cette ville restât seul pour devenir de plus en plus puissant, et que la capitale du monde chrétien devint la capitale du monde civilisé. Et pendant que les débiles Empereurs d'Occident sans autorité et sans prestige se succéderont, au milieu des révoltes et des guerres civiles, celui qui sera devenu le chef de la chrétienté restera seul, immuable, conservant pendant toutes les horreurs de l'invasion, la pensée d'amour, de douceur et de pardon du crucifié, cette grande pensée civilisatrice devant laquelle tous les Barbares viendront s'incliner.

Ainsi, quand on étudie sans parti pris l'état social et la mentalité des hommes de cette époque, on trouve que deux grands faits restent inexplicables par des considérations purement humaines : la conversion de Constantin et l'abandon de Rome comme capitale de l'Empire.

Il est évident qu'en présence de la croyance des chrétiens dans l'intervention de Dieu lui-même dans ces actes, les écrivains profanes qui ne voulaient pas admettre cette intervention, devaient chercher d'autres explications.

On a admis pendant longtemps, celles qu'ils ont données. Aujourd'hui, mieux instruits, on les discute : et laissant de côté le Dieu devant lequel nous nous prosternons sans chercher à le comprendre, nous admettrons sans difficulté que les Etres supérieurs qui ont la mission de diriger l'humanité dans son évolution vers le progrès, sont intervenus à l'heure marquée : et alors, par des visions, par des songes, en entourant l'Empereur de chrétiens à l'esprit élevé, comme Eusèbe et Lactance, par exemple, ils ont pu peser à chaque instant sur ses déterminations.

Cependant, il ne faudrait pas aller trop loin dans cet ordre d'idées, et croire que l'homme est sans cesse sous la suggestion des invisibles. Ce serait une grande erreur.

L'homme a toujours sa liberté ; liberté limitée bien entendu, suivant son degré d'évolution : et, pour qu'il puisse jouir entièrement de cette liberté, une barrière s'élève entre lui et le monde invisible. Cette séparation est absolument nécessaire pour que l'homme puisse accomplir sa vie d'épreuves sans être troublé par le souvenir trop complet de l'au-delà, et surtout par les idées de ceux qui s'y trouvent. La barrière qui sépare les deux mondes

(1) V. Duruy, *Histoire des Romains*, 7^e vol., p. 126.

s'abaissera peu à peu, à mesure que les Esprits avanceront dans l'évolution. Aujourd'hui, il est encore bon que la plupart des hommes la croient infranchissable. Il y a toujours un danger pour celui qui n'est pas préparé à aller inconsidérément vers le plan sur lequel il n'est pas appelé à vivre.

Mais laissant de côté cette question particulière qui ne saurait trouver sa place ici, et en l'envisageant à un point de vue plus élevé, on peut constater qu'à toutes les époques exceptionnellement graves de l'histoire de l'humanité, au moment où le malaise général rend nécessaire une nouvelle orientation vers le progrès moral, intellectuel ou matériel, — à ce moment précis, des hommes apparaissent pour indiquer cette orientation.

Au point de vue moral et religieux, — le seul dont nous ayons à nous occuper ici, — ces hommes s'appellent Saint Paul, Constantin, Mahomet, Pierre L'Hermite, Luther. On dit que ce sont des hommes *providentiels* : ces mots ne les expliquent pas suffisamment. Ce sont des esprits avancés, plus évolués que leurs contemporains et qui, pouvant recevoir l'inspiration des Êtres directeurs de la planète, donnent les grandes lignes d'un mouvement en avant. L'impulsion donnée, ces hommes disparaissent : ceux qui les ont inspirés se taisent : ils nous ont montré la route, et c'est à nous, ensuite, agissant en toute liberté, de la suivre ou de nous fourvoyer dans les mauvais chemins où nous entraînent nos passions. Celles-ci malheureusement nous guident encore, presque toujours : et alors, on voit l'idée primitive obscurcie, dénaturée, tomber peu à peu dans l'oubli.

Il en fut ainsi de l'idée chrétienne que les successeurs des apôtres ne surent pas maintenir dans toute sa pureté.

Or, à l'époque de Constantin, et malgré de violentes querelles sur des questions métaphysiques, l'idée primitive du Christ est restée pure. Les chefs des Eglises sont pauvres et vertueux, les chrétiens donnent partout le bon exemple, et Constantin, pendant les 24 ans de son règne, instrument docile entre les mains des invisibles, va préparer inconsciemment, par tous ses actes, les éléments de la nouvelle civilisation. Parmi ses actes les plus importants, sont, la promulgation de l'Edit de Milan et la convocation du Concile de Nicée, dont nous parlerons dans les prochaines causeries.

(à suivre.)

SENEX.

UNE SÉANCE CHEZ MADAME NOEGGERATH

Depuis quelque temps Mme Rufina Noeggerath a inauguré chez elle, 22, rue Milton, avec un petit cercle de chercheurs distingués, de nouvelles séances de spiritisme expérimental. L'aimable autant que vénérable doyenne des spirites ignore la fatigue comme elle dédaigne les sarcasmes et les méchants propos ; toujours sur la brèche, malgré ses 83 ans, elle dépense, — je ne puis dire tout ce qui lui reste de force et d'énergie, car on la trouve

toujours debout et aussi forte après qu'avant la bataille, — mais une somme incroyable de vigueur pour défendre nos chères croyances, et faire luire aux yeux des hommes de bonne volonté le rayonnement de vérité dont elle semble être elle-même tout illuminée.

C'est le vendredi entre 4 heures et demie et 7 heures que se tiennent ces intéressantes séances. Six personnes seulement, choisies par la maîtresse de la maison, y sont admises, en outre le médium, et il est superflu d'ajouter que toutes sont des plus recommandables, d'une honorabilité parfaite et qu'elles contribuent, autant par l'élévation de leur caractère que par la distinction de leurs manières, à donner à ces séances un cachet excessivement sérieux et de nature à écarter sans réserve tout soupçon de fraude ou de compérage ou autre supposition malsaine. Cinq de ces personnes font partie, avec Mme Noeggerath et le médium, du cercle des expérimentateurs. La sixième est un ami ou une amie de la maîtresse de maison, et qui, souvent, de passage à Paris, — spirite ou non — est invitée et admise comme témoin muet et joue le rôle de secrétaire. Assise à une petite table à une faible distance du cercle des Sept, elle est priée de transcrire les questions des assistants et les réponses des esprits, avec la consigne rigoureuse de tout observer minutieusement mais, hors cela, de ne se mêler à rien et de garder la plus stricte neutralité.

Les séances ont lieu dans un charmant salon, tout orné de peintures, gravures ou dessins, dont beaucoup d'origine médianimique offerts par Hugo d'Alési, Desmoulin, Home, etc. Ils font naître chez le nouveau venu de troublantes sensations d'art et de beauté idéals. En face de la porte d'entrée et dans le fond, tout contre la muraille se dresse une sorte de dais ou plutôt de tente orientale drapée d'étoffes multicolores, harmonieusement ajustées et dont une portière largement ouverte est retenue et fixée à droite, par une hallebarde au fer étincelant.

Mais n'attendons pas davantage. Une séance va commencer. Entrons discrètement ; regardons et écoutons.

C'est le soir du 19 février 1904. Près de la tente, et en pleine lumière, sept personnes réunies en cercle, quatre dames et trois messieurs ont leurs mains appliquées sur une petite table et observent le plus grand recueillement.

Cependant, une voix douce et grave se fait entendre : c'est celle de Bonne Maman, notre amie vénérée, qui, après s'être recueillie un instant, fait appel aux chers invisibles, au nom de l'esprit d'amour, de progrès et de vérité.

La table des expérimentateurs est immobile : mais, dans le silence religieux qui règne, on perçoit distinctement trois coups légers très nets qui sont frappés dans la muraille, derrière le médium et bien au-dessus de sa tête. Ces coups que j'ai entendus moi-même quinze jours plus tard ne me sem-

blent pas pouvoir être attribués à un instrument quelconque qui frapperait, par tout moyen supposable, la paroi du mur recouverte également, d'ailleurs, de draperies. La résonnance est sourde comme si les coups étaient frappés dans l'intérieur de la muraille. Il y a aussi des coups clairs et parfois très sonores qui viennent se répercuter dans la table.

A peine les trois coups annonçant la présence d'un invisible avaient-ils retenti, qu'une boîte à musique, mise en marche par un des assistants, faisait entendre, pendant quelques instants, de mélodieux accords, et cela dans l'unique but de faire plus étroite et plus harmonieuse la communion entre les esprits désincarnés et ceux incarnés.

Le secrétaire, cette fois, est Mlle X... qui porte noblement un des noms qui ont le plus glorieusement illustré la défense nationale pendant l'année terrible.

Dès que la musique a cessé, un esprit « prend la parole » par coups frappés dans le mur, suivant le mode alphabétique habituellement et universellement pratiqué. Le médium, Mme Bardélia, a les deux mains sur le guéridon et ne touche pas le mur. Le secrétaire saisit au vol et inscrit sur un bloc-notes chaque lettre ou mot frappé, et voici la première phrase qu'il peut lire :

« Réunissez-vous dans une même pensée pour obtenir un guide pour votre cercle. »

On convient de faire cette réunion immédiatement, et l'esprit continue :

« Voulez-vous de L... B... pour guide ? »

Le médium et le secrétaire ont soudain, au même moment, la vision d'un prêtre tout lumineux.

Ce nom qui n'a pas une orthographe vulgaire est absolument inconnu de tous et suggère quelques réflexions dans le cercle. L'esprit poursuit :

« Je suis mort à R... Mon nom est connu à l'évêché. Mort en 1899 au mois d'octobre. Ecrivez (*pour vous renseigner*). »

Il dicte ensuite, par écrit, au médium cette profession de foi :

« Je n'ai jamais suivi d'autre règle, subi d'autre loi, reconnu d'autre « dogme que celui du commandement de Jésus : Aimez-vous les uns les autres. »

Le vendredi suivant, on n'obtient, à propos de l'esprit B... que cette déclaration, à savoir « qu'il est présent, mais qu'il n'entrera en fonctions que lorsqu'on aura la preuve de son identité, la confiance entre le guide et le groupe étant absolument nécessaire ».

Mme Noeggerath n'hésite plus ; elle écrit ce même jour au maire de R... et obtient, par le retour du courrier, le bulletin de décès suivant, que j'ai vu et que j'ai encore sous les yeux :

Mairie de R.... (A....) N° du registre, 237.

Nom : B...

Prénoms : L... A... (vicaire).

Agé de : 34 ans.

Né à : M..., commune de M.

Décédé à : R..., le ... juin 1899, à 1 h. soir.

Inscrit le lendemain.

Fils de : J...

et de : R... C...

Célibataire.

etc.

Délivré à R..., à titre de simple renseignement, le 20 février 1904.

L'Officier de l'Etat Civil.

Signature : X...

Cachet de la Mairie.

X...

Il n'y a erreur que dans le mois, mais rien d'étonnant à cela : les malades eux-mêmes perdent déjà la notion du temps ; les esprits, qui sont rarement immédiatement dégagés, peuvent donc ne pas garder la date exacte de leur désincarnation. Il est à remarquer d'ailleurs que cette peu importante erreur est précisément de nature à écarter toute idée de fraude par suggestibilité. Le médium ou un assistant qui, sans vouloir en convenir (je pousse les choses à l'extrême pour les bien-pensants qui nous taxent toujours de naïfs), qui aurait, dis-je, connu l'esprit B..., et aurait voulu user de la suggestion, aurait au moins donné la date exacte du décès, pour renforcer les preuves de la manifestation. Autre point important à noter : aucun membre du groupe, dont nous sommes, d'ailleurs, autorisé à publier les noms, n'était porté, par ses convictions personnelles, à évoquer l'esprit d'un prêtre.

Le vendredi 26 février, l'esprit de L. B... est venu dire au cercle, par coups frappés dans le mur :

« Salut à mes chers amis, je suis heureux d'être admis parmi vous. Ne m'en voulez pas si je vous fais un peu languir par mes réponses, car ne m'étant pas communiqué encore depuis mon départ de la terre, je suis maladroit pour m'exprimer. Je laisse la place à l'esprit Emile. »

L'esprit Emile est un esprit particulièrement aimé de Bonne-Maman. C'est, sous ses auspices, que s'était présenté L. B...

Nous avons dû nous borner à donner ici l'initiale du prêtre en question et de son lieu d'origine, autant pour respecter l'incognito qu'il ne désire lui-même garder que pour des raisons de stricte convenance. On comprendra sans peine cette restriction, pour peu que l'on songe que la famille de L. B..., ne partage très probablement pas nos idées et qu'une publicité maladroite n'aurait pour conséquence qu'un petit ou un gros scandale, sans profit pour personne ni même pour notre cause. Mais nous donnons, — avec

leur autorisation expresse, nous le répétons, — les noms des personnes qui ont assisté à cette communication extraordinaire, et qui sont prêtes à en confirmer l'absolue véracité, les voici :

Mme Bardélia, médium ; Marche, une rayonnante femme du monde, distinguée, vivant dans un milieu de savants qui s'intéressent aux sciences nouvelles.

MM. Taton, ingénieur en chef de la marine en retraite ; Docteur Fink-Huguenot, ex-chirurgien à l'hôpital de Chantenay, à Nantes, et Roux, philosophe d'érudition psychique.

Ajouterai-je que, le vendredi 4 mars, j'avais moi-même l'honneur d'être admis comme secrétaire dans le cercle de l'auteur de la *Survie*, et que je constatai que le guéridon, sur lequel j'écrivais, se levait et frappait à l'unisson des coups frappés dans le mur. Cependant, je ne suis pas médium et personne dans l'assistance — je l'ai demandé — ne m'avait suggéré l'idée de ce petit exercice.

Il est temps que je termine ce long compte-rendu, en faisant encore une remarque, c'est que, parmi les expérimentateurs, tous ne sont pas également convaincus des vérités spirites ; il y en a même qui sont à leurs débuts et peu enclins à la crédulité. Mais tous sont énergiquement disposés à attester la vérité et l'exactitude des faits que nous venons de rapporter.

ALGOL.

VIEILLES NOTES

(Suite).

XXII

Une légère digression, s'il vous plaît :

Qui de vous n'a éprouvé l'impression désagréable que cause la vue d'une lettre inattendue, dont le contenu, on le pressent, doit apporter quelque ennui ?

C'est justement ce qui m'arriva la semaine passée lorsque j'ouvris le dernier numéro de la *Revue* ; une lettre, rien qu'une, me sauta aux yeux et la mauvaise « impression » que je constatai fut celle qu'avait commise involontairement le compositeur de l'imprimerie ou le correcteur du manuscrit, insouciant des lois de la prosodie et qui m'accusa d'avoir oublié une lettre.

Cette lettre est tout simplement une petite consonne, un *d*, tombé malencontreusement comme une pierre dans une grenouillère, sur le premier vers des strophes écrites par mon pauvre ami Jacques, là-bas, à Bakel, en songeant à l'aimable passagère de l'*Equateur*, à qui j'adresse les excuses du

coupable innocent. Faites disparaître ce *d malencontreux*, je vous prie, et lisez :

La nuit silencieuse déployant son long voile...

et non : *déployant*, faute que n'eût jamais commise mon frère d'armes qui savait qu'une telle erreur l'aurait fait jeter à la porte du Parnasse, sous les huées impitoyables d'Apollon et des neuf Sœurs.

Autre part, je lis : L'avisio l'Arabe « *travaillait* » le fleuve au lieu de : « *ravitailait* » le fleuve.

J'en laisse et des meilleures.

Et je compte sur l'amabilité du compositeur pour vouloir bien, à l'avenir, copier ma modeste prose sans y rien changer :

Hélas ! il n'est pas bien de frapper un boîteux
C'est un acte coupable, abominable, honteux !

Cette parenthèse fermée, je reprends le fil de mon histoire plus ou moins cousue de morceaux de toutes couleurs, de souvenirs parfois bizarres, comme l'existence humaine terrestre, mais vrais, je vous l'affirme.

Après le départ de Gorée du lieutenant d'artillerie Barrère et de sa compagnie, petite et mignonne, je trouvais bien silencieux les échos du pavillon des officiers, habitués qu'ils étaient à répercuter les sons joyeux du piano et des romances chantées en chœur.

Le passage de Sagrin m'avait fait du bien ; nos longues causeries nous avaient rajeunis ; nous avions évoqué les souvenirs d'antan à l'âge de l'insouciance ; nous avions revécu les beaux jours du tour du monde sur les vieilles frégates à voiles *Sibylle* et *Néréide* qui nous avaient, à elles deux, bercés neuf mois dans leurs flancs avec deux joyeuses promotions d'aspirants de marine. Nous nous étions rappelé nos longues marches en Nouvelle-Calédonie, alors qu'il n'y existait ni sentiers ni routes, constamment au milieu des tribus de Canaques, grands et doux enfants qui ne mangeaient de chair humaine que lorsqu'ils n'avaient plus rien à se mettre sous la dent, ni ignames, ni taros. Tahiti nous avait fait sourire le cœur et nous avions fredonné deux ou trois airs d'himénés... Tout cela était envolé, évanoui, mais inoubliable.

Le silence qui succédait à quelques jours assez gais me faisait paraître ma solitude plus sombre, la chaleur plus pesante, le cri rauque des vautours plus lugubre.

Pourtant je souris en retrouvant dans mes notes les noms de deux petits camarades, à qui je dus de gais instants de distraction ; l'un était un joli petit singe des bords du Sénégal que j'avais dénommé Paillasse, l'autre un chaton qui s'appelait Marsouin. Ils me donnaient la comédie la plus risible pendant mes repas, et, ce qui n'était pas le moins comique, c'était le ton de

mon ordonnance, Langlois, me demandant : « Mon capitaine veut-il que j'apporte Paillasse et Marsouin pour le faire « rigoler » un brin ? » Pauvres bestioles, elles me quittèrent toutes les deux à quelques jours l'un de l'autre, pour obéir à leur destin, tout comme des chrétiens, Paillasse empoisonné par « je ne sais quoi », me dit le docteur ; Marsouin tombé du haut du rocher, où l'avait saisi dans ses serres, puis lâché en l'air, l'un des aiglons pêcheurs dont les rochers de Gorée étaient les repaires.

Tant pis pour qui rira, j'ai pleuré deux jours durant ces petits compagnons, me demandant où avaient pu s'en être allées leurs âmes naïves de bonnes petites bêtes ?

J'ai bien envie de copier une autre anecdote, qui serait si amusante racontée par la plume d'un Courteline ou d'un Grosclaude, ou illustrée par le crayon d'un Caran d'Ache.

Je sais que sa place n'est pas dans une *Revue spirite*, dame plutôt grave... Tant pis pour les lecteurs sérieux, je la glisse :

Par un après-midi brûlant où rien ne bouge là-bas, je lisais, étendu sur un long fauteuil, à l'ombre de mes grands arbres devant la porte du pavillon, lorsque je remarquai un groupe d'étrangers se promenant sur l'un des parados, d'où ces personnages semblaient examiner les travaux de défense.

Très surpris, j'ordonnai à mon planton d'aller chercher le sergent de garde à l'avancée et lorsque ce sous-officier, un brave garçon, aujourd'hui capitaine, fut devant moi :

— Quels sont ces gens-là ? lui demandai-je brusquement.

— Mon capitaine, c'est l'empereur du Brésil, Don Pedro, avec son état-major.

— Et vous ne m'avez pas prévenu immédiatement de sa visite ?

— Non, mon capitaine.

— Et pourquoi cela, sergent ?

— Ah ! voilà, mon capitaine... Quand ces messieurs se sont présentés au poste, le grand à la barbe blonde, à la casquette dorée, m'a dit : « Sergent, je suis l'Empereur du Brésil, ces messieurs sont de ma suite ; nous voudrions simplement jeter un coup d'œil sur la mer, du haut des remparts. Faites-nous accompagner par un homme de garde, je vous prie, mais, surtout, ne dérangez ni le commandant du fort, ni aucun officier... ces messieurs faisant probablement leur sieste, et puis, ajouta-t-il en riant, nous ne sommes pas des espions. »

— Et alors, sergent, vous avez cru inutile de me prévenir ?

— Oui, mon capitaine... je me suis dit : si j'éveille le commandant du fort, il va donner l'ordre de prévenir les hommes, l'officier d'artillerie, les artilleurs, tirer le canon peut-être... dame ! pour l'empereur du Brésil ! et

devinant sous cette belle barbe d'or la physionomie d'un brave homme, j'ai-mai mieux ne rien dire et laisser partir tous ces gens-là comme ils étaient venus, tout en les surveillant, sans déranger personne, surtout vous, mon capitaine.

— Et vous n'êtes pas un imbécile, sergent Champmartin, mais vous saviez bien que je dois être informé de la présence de tout étranger et que vous n'avez d'ordre à recevoir que de moi seul.

— Oh ! mon capitaine... l'ordre d'un empereur... pour une fois !

— C'est bien, puisque Sa Majesté Don Pedro n'a pas cru devoir me déranger, je me garderai d'aller au-devant d'elle, et vous laisserez l'empereur et sa suite se retirer sans observations, mais comme vous n'avez pas obéi au règlement sur le service des places de guerre vous serez puni.

Et j'infligeai à ce sergent trois jours de consigne avec le motif suivant : « A laissé pénétrer un empereur dans le Castel de Gorée, sans avertir le capitaine commandant la place. »

— Mon capitaine, me répondit Champmartin d'un air finaud, j'ai bien mérité d'être consigné, mais ce motif de punition me restera comme un souvenir de l'Empereur... et de vous !

Les petites causes peuvent amener de grands effets, jugez-en :

Au rapport du lendemain, le chef de bataillon de Dakar, en lisant cette punition, dicta au fourrier de semaine : « Le capitaine commandant le Castel viendra parler ce soir au chef de bataillon. »

A 4 heures, une baleinière me débarquait à Dakar.

« Ah ça, me dit le commandant Belloc, moitié souriant, moitié sérieux... Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là, capitaine ? Comment ! l'empereur du Brésil nous fait l'honneur de visiter Gorée et vous ne me faites pas prévenir. Vous ne m'adressez pas un rapport. Et ce sergent, vous ne dressez pas contre lui une plainte en cassation ! » Pendant ces paroles, le ton du commandant avait passé du plaisant au doux, puis du grave au sévère, du piano au crescendo... « Venez avec moi, capitaine, le colonel Canard, très mécontent, vous attend. »

« Sacré nom d'un gueux, dit en me reconnaissant le vieux héros sénégalais, ... vous en faites du bel ouvrage, vous, capitaine... Sa Majesté l'Empereur du Brésil vient ici pour visiter amicalement une de nos places de guerre et la garnison ne bouge pas... Eh bien, capitaine... et les gueules de vos canons, qu'est-ce qu'elles f... donc ! »

Je fus pris, malgré moi, d'une telle envie de rire, que pour me retenir je me mordis les lèvres. Je connaissais « le vieux spahi » sur le bout du doigt ; je le laissai dire et je me tus. « N. d'un gueux ! que va dire Brière de l'Isle... à qui je vais être forcé d'expédier un courrier tout de suite... Il va me flanquer un poil... un sacré poil... mais vous, capitaine, vous pouvez vous attendre à 60

jours d'arrêts... au moins ; vous n'y couperez pas ! Et vous, commandant qui restez là planté comme un terme, vous ne dites rien. Quand on va savoir en France, que c'est comme ça qu'on a reçu à Dakar, l'empereur Don Pedro, un ami ! qu'est-ce qu'on va dire ? Cré nom d'un chien... Que faire ? Répondez donc ! »

Le brave père Canard avait lâché sa bordée, il se calmait, c'était fini.

Le commandant rasséréné devant la figure adoucie du chef très aimé, me regarda, semblant me passer la parole que je pris.

« Ce qu'il y a à faire, mon colonel, c'est de ne rien faire. L'empereur Don Pedro d'Alcantara se rend en Europe incognito à bord d'un paquebot qui porte simplement le pavillon portugais et qui a mouillé devant Gorée deux heures, pas une minute de plus. Il est évident qu'il ne voulait être ni connu ni reconnu ; sa visite a été celle d'un touriste. Je vous en démontrerai la preuve évidente dans le soin qu'a pris Sa Majesté de prier le sergent de garde de ne déranger personne. C'est donc bien un désir manifesté clairement de ne recevoir aucun honneur.

— C'est vrai cela, capitaine... Qu'en dites-vous, commandant ?

— Très juste, mon colonel, je pense qu'on serait allé à l'encontre des désirs de Sa Majesté, si la garnison eût bougé.

— En conséquence, mon colonel, osai-je ajouter, je pense qu'il serait peut-être plus sage de ne rien dire au gouverneur.

— Que faisons-nous, commandant ? Voyons, dites ce que vous en pensez !

— N'en parlons pas, mon colonel, c'est en effet le plus sage.

— C'est entendu, Messieurs, n'en parlons plus... et que ce N... d'un gueux d'empereur aille se faire pendre ailleurs !

Oui, mais votre sacré sergent..... qui ne vous a pas prévenu de l'entrée de cet « impérial légume ». J'ai bien envie de lui « allonger la courroie » en lui flanquant 15 jours de prison.

— Gardez-vous-en bien, mon colonel, ce serait mettre le feu à la mine, dis-je en souriant au colonel Canard, redevenu calme et bienveillant... Cette punition de prison passerait sous les yeux du commandant des troupes de Saint-Louis, qui ne manquerait pas d'en dire un mot au gouverneur, lequel demanderait des explications... Quand cela finirait-il ?

— Il a raison le capitaine, exclama le colonel Canard.

— Il a raison, confirma le commandant Belloc... semblable au gendarme Pandore.

— Eh bien, pour terminer toute cette affaire « d'ambassade », dit le colonel de son bon rire de vieux guerrier, vous direz à votre sergent que vous levez sa punition et là-dessus, Messieurs, prenons une absinthe à la santé de l'Empereur... du Brésil.

Une vie militaire est remplie de ces histoires-là et mes notes en sont

« truffées », comme disait un de mes bons camarades mort depuis longtemps colonel.

Que va dire notre directrice en lisant ce manuscrit ? Mais, c'est du vaudeville tout cela. Reprenons donc sérieusement la suite de mon roman.

Un bon camarade avait succédé à Barrère, le lieutenant d'artillerie Desplanques, déjà présenté je crois. Je l'invitai à déjeuner le lendemain du départ de son prédécesseur et de Jacques, et nous fûmes tout de suite amis. Au café, à ce moment agréable et psychologique qui succède au repas et prépare à la sieste, alors que l'on cause avec franchise et liberté, Desplanques me parla de sa famille, d'une sœur aimable et d'une fiancée charmante qu'il avait quittées à regret. Il m'exposa ses idées philosophiques et me répéta qu'il avait adopté les croyances spirites : « J'ai douté d'abord, dit-il, j'ai lu Allan-Kardec et j'ai vu s'ouvrir en mon esprit des pensées nouvelles. Mais un fait probant m'a bien forcé de croire ce que mon esprit se refusait à admettre tout d'abord.. J'allais vous le raconter l'autre soir, mais l'hilarité railleuse de Barrère m'a clos les lèvres. Voici, mon capitaine, ce que j'ai vu de mes yeux : Un de mes cousins et condisciples était entré à Saint-Cyr avant la guerre et faisait partie de l'armée de la Loire. J'attendais chez moi, pour aller l'y rejoindre, l'autorisation de m'engager, et chaque jour je restais au café avec des amis à causer des nouvelles de la guerre. Un soir, je venais de me mettre au lit lorsque, sans frapper, mon cousin en tenue de sous-lieutenant entra et ne me voyant pas sans doute, les rideaux du lit me dissimulant, il posa son képi sur la table, décrocha son sabre et le plaça à côté. Je l'appelai : Charles ! Il me regarda sans me répondre, puis, ouvrant sa tunique, me montra sa chemise tout ensanglantée.

— Charles ! répétais-je, en me levant plein d'angoisse, tu es blessé ?

Alors je vis ses lèvres remuer et j'entendis ces faibles mots : « Je suis mort ! »

Je me précipitai vers lui... plus rien : mon ami, le sabre, la casquette... tout avait disparu. Je m'habillai à la hâte et descendis conter la chose à mon père et à ma sœur, qui me répondirent, ce que je savais qu'ils me diraient : « Tu as été le jouet d'un rêve. »

J'eus beau insister, ce fut peine perdue.

Est-il donc possible que notre pauvre humanité, à qui tant de faits semblables ont été transmis par les générations successives, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, se refuse encore à croire à la vérité de ces faits naturels !

Le matin, après une nuit toute d'insomnie, continua Desplanques, j'allai chez les parents de Charles demander s'ils avaient des nouvelles de mon cousin. Ils n'avaient rien appris, mais quelques jours après, ils reçurent communication d'une dépêche, envoyée par un ballon que le vent avait emporté jusqu'en Norvège, d'où on avait adressé par le télégraphe l'annonce du combat de Beaune-la-Rolande et la mort de Charles. »

Le caractère du lieutenant Desplanques était enclin à la tristesse et les poésies qu'il préférait étaient un peu élégiaques.. Je remarquais aisément à ses yeux les jours de courrier qu'il avait pleuré et je le retenais toujours à dîner avec moi pour le distraire... Après un mois de séjour à Gorée, il sembla s'être fait plus de philosophie pourtant.

Un matin, le commandant Belloc me fit appeler à Dakar et m'annonça que je rentrais en France par le prochain paquebot. Je remis le commandement à mon successeur et, huit jours après, le *Niger*, qui avait rapatrié Sagrin trois mois auparavant, me prenait à bord pour me ramener à mon tour en France.

Dirai-je que je quittais le Sénégal avec des regrets ?... Non, mais, cependant ma santé y avait été bonne, et je ne saurais analyser le sentiment qui s'empara de mon cœur, lorsque je quittai Dakar où se représentèrent à ma mémoire les images unies de Jacques et de Mme Berthon, faisant naufrage près du rivage ; en voyant fuir cet îlot de Gorée, au-dessus duquel planaient toujours les aiglons, ce rocher sur lequel j'avais passé une année dans un calme parfait ; en jetant les yeux une fois de plus sur ce sable rouge et aride de la côte, que semblaient allumer les derniers rayons du soleil couchant ; en songeant enfin, à tous ceux qui, venus avec moi il y avait deux ans à peine, dormaient là pour toujours leur sommeil corporel. Et je sentis que quelque chose qui ne sortirait plus de ma mémoire resterait attaché à cette terre africaine, que je viendrais sans doute revoir et fouler de nouveau.

Rien de particulier dans la traversée de retour, sinon qu'elle se fit en musique et fort gaîment, le *Niger* rapatriant une troupe d'artistes qui avait fait en Amérique une jolie tournée, achevée à Buenos-Ayres.

Arrivés à Pauliac vers le coucher du soleil, il était près de 9 heures du soir lorsque le petit vapeur qui remonte la Gironde nous eut amenés à l'appontement des Messageries. Comme les officiers faisaient débarquer les soldats de ma compagnie, j'entendis, sur le quai, une voix de femme dire à mon lieutenant : « Est-ce que M. le capitaine Dauvil est arrivé avec vous ? — Oui, madame, il est là, c'est notre capitaine. » Je mis pied à terre et, sous la vive lumière électrique qui protège la sécurité du débarquement, je vis deux dames s'approcher de moi et me saluer. « Capitaine, me dit l'une d'elles, je suis la sœur de Mme Berthon, avec qui vous fîtes la traversée. Il y a trois mois, sur la liste des passagers, arrivés du Sénégal, nous avons vu le nom de M. Sagrin, dont Thérèse nous a tant parlé pour ses bontés envers elle à bord, et qui lui a sauvé la vie à Dakar. » Il eût été mal de ma part de diminuer le mérite d'un vieil ami et je fis à ces dames un salut silencieux et approbateur. « Mais, ajouta la sœur de Mme Berthon, nous n'avons pas su à quel hôtel il était descendu et ce fut pour nous un gros chagrin de ne pouvoir le remercier, le recevoir, et lui traduire toute notre reconnaissance, à notre vieille mère, à moi et à Mme Ténéché, ici présente, amie d'enfance de ma

sœur. » J'affirmai alors à ces dames que je me souvenais parfaitement de les avoir vues à bord, lors du départ de Mme Berthon. Comme il fallait conduire mes hommes à la Caserne des passagers, je pris congé de Mlle Héloïse Thoumieux, sœur de Thérèse, et de Mme Ténéché, son amie, mais non sans leur avoir promis d'aller les voir le lendemain à leur campagne, située sur les bords de la Garonne.

J'y fus reçu par la vieille mère et la sœur de Mme Berthon qui me firent l'accueil qu'elles eussent préféré adresser à Sagrin. Mon ami fut pendant le déjeuner, auquel je fus prié d'assister, le sujet d'une conversation charmante à laquelle le nom de leur bien-aimée Thérèse fut souvent mêlé.

Mon lieutenant partit avec ma compagnie pour Cherbourg et je fus autorisé, par le colonel à qui j'avais télégraphié, à m'y rendre huit jours plus tard, en passant par Paris où ma mère m'attendait avec impatience.

Trois jours après, mes affaires avec les bureaux étant réglées, j'attendais devant un café des Allées Tourny l'heure du train lorsque je vis passer un sergent qui, sans me regarder, me salua machinalement.

— Champmartin !

— Mon capitaine !

— Vous ici, d'où diable venez-vous ? Je vous ai bien laissé à Gorée avec la compagnie de relève ? — Oui, mon capitaine. — Alors comment vous retrouvé-je à Bordeaux ? » J'étais stupéfié. — Asseyez-vous là, prenez un bock et contez-moi cela.

— Ah ! mon capitaine, je suis plus étonné que vous de me voir ici, et ce que j'ai à vous dire n'est pas gai :

Le soir même de votre départ, un nouveau cas de fièvre jaune s'est déclaré au Castel, deux le lendemain à Dakar, et six à Gorée ; l'épidémie qu'on croyait éteinte s'était rallumée et, deux jours après, le médecin en chef et le pharmacien étaient atteints. Mais, ce que vous allez apprendre avec peine, mon capitaine, c'est que notre jeune lieutenant d'artillerie M. Desplanques, pris de la fièvre à 8 heures du matin, transporté à l'hôpital à 10 heures, était mort à 7 heures du soir. Pauvre lieutenant, il disait en quittant sa chambre quand on le couchait sur la civière : « Adieu France, tu ne me reverras pas ! »

Le gouverneur fit embarquer tout de suite les deux compagnies de Gorée et de Dakar, avec les artilleurs, sur un chargeur prêt à quitter Dakar... Au large, c'était fini... plus un malade ! Voilà, mon capitaine, comment, parti quatre jours après vous de Gorée, j'arrive à Bordeaux quatre jours après. Vive le général Brière de l'Isle à qui je dois la vie, ajouta le sergent Champmartin en vidant gaiement son verre à la santé du gouverneur du Sénégal !

LEOPOLD DAUVIL.

(A Suivre.)

ALLIANCE SPIRITE UNIVERSELLE

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que Mme Rufina Noeggerath a accepté la présidence d'honneur de l'*Alliance Spirite Universelle*..

L'Alliance est, en quelque sorte, ennoblie par le patronage d'un tel nom.

Toute une vie consacrée au spiritisme, une œuvre très belle : *La Survie* et des œuvres très bonnes, innombrables, telle est, en quelques mots, la biographie de Mme Noeggerath.

A. V.

M. Albin Valabrègue, 4, rue de Hesse, à Genève (Suisse).

LA MÉDIUMNITÉ DE M^{me} THOMPSON

Extraits des comptes-rendus de la Société des Recherches psychiques de Londres, par M. PIDDINGTON.

De même que tous les médiums qui ont acquis une certaine notoriété dans le monde des savants : Rothe, Piper, les Sœurs Bangs, Eusapia Paladino... ont été l'objet de la controverse et souvent même d'une critique acerbe et imméritée, de même la médiumnité de Mme Thompson, qui a consacré pendant deux années consécutives une grande partie de son temps à aider le professeur Myers dans ses recherches scientifiques, a été le point de mire de l'attaque de certains psychologues, et ses facultés médianimiques ont été contestées par plusieurs.

Il ne pouvait en être autrement, quand on pense à la grande difficulté qu'on rencontre pour déterminer, d'une façon précise et authentique, l'origine des manifestations psychologiques et pour remonter à la source des phénomènes ultra-mondains, on ne doit pas s'étonner que le doute vienne souvent s'emparer de certains esprits et que le vrai soit interprété d'une manière fautive par ceux qui n'ont pas assez d'expérience dans l'étude si délicate et si complexe de la médiumnité.

De son vivant, le professeur Myers avait déjà fait un compte rendu, des plus intéressants, des hautes facultés médianimiques de Mme Thompson, à l'état de transe et d'autres phénomènes qui la concernent, mais plusieurs omissions ayant été relevées, dans les annales officielles de la Société des Recherches psychiques de Londres, des séances qui eurent lieu avec ce médium, l'un de ses membres, désireux de compléter ce travail et de le mettre dans son vrai jour, se livra à des recherches nouvelles de faits qui sont de nature à dis-

siper les doutes qu'un examen insuffisant des phénomènes aurait pu faire naître dans l'esprit de certains expérimentateurs.

M. Piddington, l'auteur de cet intéressant travail, dit, avant tout, qu'il admet *a priori* la bonne foi des trances de Mme Thompson, et qu'il s'abstiendra en outre de discuter quelle est la source des communications, se bornant tout simplement à décrire ce qui a eu lieu et à donner, le cas échéant, les raisons qui le portent à croire à l'évidence des connaissances acquises, d'une manière supernormale, par Mme Thompson.

Le Dr Hodgson a, dit-il, émis l'opinion que, dans les différentes séances auxquelles il a assisté, l'état de transe de Mme Thompson était simulé, bien que sa conviction ne fût pas que tel était toujours le cas. Mais M. Piddington prétend qu'il n'y a pas à s'étonner que l'état de transe du médium ne l'ait pas impressionné, comme étant réelle, attendu qu'en général, la transition de l'état de veille à l'état de transe de Mme Thompson est tellement subit et imprévu, et sauf de rares occasions, son esprit reste si éveillé et libre de toute gêne et son attitude pendant la transe si différente de celle qu'on est accoutumé de voir dans les trances de Mme Piper, qu'à moins d'avoir une longue expérience dans l'attitude des trances médianimiques, on peut aisément se laisser influencer par des notions préconçues et croire à la supercherie de Mme Thompson.

Après la première séance qu'il eut avec Mme T..., M. Piddington adressa au professeur Myers la lettre suivante :

« Je n'ai pas assez d'expérience pour émettre une opinion de quelque valeur sur la sincérité de la transe du médium ; les simples traits extérieurs de la transe peuvent être feints par quiconque. Plus tard, cependant, je fus convaincu qu'elle était vraie, en partie par le texte des communications transmises et en partie par le fait que, pendant la longue période de temps qu'a duré ma connaissance avec Mme Thompson, je n'ai jamais découvert quoi que ce soit de suspect et qui pût être attribué à un ressouvenir de son état normal.

« Je n'ai pas l'intention, ajoute l'auteur, de discuter ici la vérité de la transe de Mme Thompson ; mais comme il y a été fait allusion, il peut y avoir un certain intérêt à mentionner une lettre que m'a adressée le Professeur James des Etats-Unis, en réponse à des renseignements que je lui avais demandés au sujet d'une expérience que je savais qu'il avait tentée, dans le but de déterminer si, durant la transe, Mme Thompson était ou non sensible à la douleur.

« Le Professeur James m'écrivit ce qui suit :

« Notre manière de concevoir la transe n'est rien moins que définie et je ne connais aucun moyen d'en attester l'authenticité.

« L'anesthésie n'est pas toujours un signe certain et si c'en est un, on peut, dans certaines mesures, la simuler.

« L'impuissance qu'ont les pupilles de réagir à la lumière a été considérée comme une preuve de la sincérité de la transe hypnotique, de même que d'autres états nerveux, bizarres. Et c'est certainement la preuve d'un état anormal, sincère. L'altération de la parole et l'amnésie sont des traits caractéristiques de la transe d'un médium. L'insensibilité à une douleur violente pouvant être feinte avec difficulté, ce serait si on la constatait une preuve présomptive que la personnalité changée et l'amnésie étaient également vraies.

« Je n'ai pas soumis Mme Thompson à une douleur vive et me suis borné à lui piquer les lèvres et les mains avec une épingle sans la prévenir. Sa contenance aurait pu être feinte, mais j'en doute ou ne le crois pas. Cela se rapporte au cas de Flournoy et s'accorde avec l'impression générale de sincérité que me communique Mme Thompson. »

« Je n'ai jamais, dit M. Piddington, tenté d'épreuve de ce genre sur Mme Thompson ; et, d'ailleurs, si elle manifestait des signes de sensibilité à une douleur vive quand elle est en transe, cela prouverait seulement qu'il y avait absence d'anesthésie et non pas que la transe était feinte.

« Il y a cependant, en dehors de l'expérience du Professeur W. James, un autre côté d'évidence qui contribue à démontrer que la transe de Mme Thompson peut être accompagnée d'anesthésie et le cas n'en est pas moins intéressant, parce que l'anesthésie semble avoir été accompagnée par l'exercice d'une faculté supernormale. »

Quoi qu'il en soit, M. Piddington déclare qu'aucune théorie émise sur cette question ne le satisfait et il ajoute que, dans le but de déterminer mieux sa situation, il avait, après des épreuves répétées de ce qu'il avait écrit, renoncé à l'idée de définir ses opinions. Il n'hésite jamais entre deux opinions, mais il vacille toujours entre plusieurs.

Bien qu'il ne cherche pas à se soustraire à la critique d'incidents particuliers, son ouvrage est principalement destiné à un essai de classification des phénomènes.

« Une pareille manière de voir me met, dit-il, naturellement en butte à l'objection que j'ai contourné, mal interprété ou choisi le matériel dont j'avais besoin pour en tirer les conclusions que je désirais atteindre ; mais je puis affirmer que je ne l'ai pas fait sciemment et que j'ai poursuivi l'étude des rapports, sans me baser sur aucune théorie préalable.

« Plus j'acquies d'expérience dans l'observation des faits et plus ma conviction de leur authenticité s'accrut et ce qui m'avait frappé avant comme des choses maladroites, triviales, et suspectes, ne laisse plus de doute dans mon esprit. Je ne voudrais pourtant pas assurer, ajoute l'auteur, en aucune fa-

çon, qu'il y ait déjà suffisamment d'évidence pour mettre l'existence de la faculté supernormale à l'abri de la discussion et du doute ; mais elle est assez grande pour créer, en règle générale, et dans le cas particulier de Mme Thompson, une forte présomption en sa faveur et pour justifier une attaque soulevée contre le problème étudié sous un autre point de vue que ci-devant.

« Enfin, je tiens à dire de nouveau que j'ai été surtout circonspect dans le choix de l'évidence en faveur d'une théorie quelconque des phénomènes, ainsi que dans l'élimination d'une évidence quelconque où l'intégrité du médium peut avoir été mise en cause.

« La première fois que j'entendis parler de Mme Thompson, ce fut par M. Myers qui m'écrivit pour me demander mon avis sur des phrases lues par elle dans un verre. A cette époque, j'ignorais même que Mme T. existât et je n'ai aucune raison pour douter, et toute raison pour croire, qu'elle ne me connaissait pas non plus. »

Suit le rapport donné par Mme Thompson elle-même, de l'incident préparé pour M. Myers et à sa requête. (Je tiens à faire savoir qu'au moment où l'incident eut lieu, je portais le surnom de Smith.)

Ce rapport commence par la copie d'une lettre adressée par Mme Thompson à M. Myers, le 8 novembre 1898.

« Ce matin, vers 11 h. 15, j'entendis une voix enfantine me dire de regarder dans le verre. Je dis une voix d'enfant, mais elle ressemblait plutôt à une voix faible d'adolescent et qui m'était tout à fait étrangère ; et comme j'étais très occupée de ma couture, je dois dire que je ne me sentais pas disposée à dépenser mon temps de cette manière.

Mais la voix insista et j'ajouterai que même elle me l'ordonna. Elle me dit : — Mettez cet ouvrage de côté et recevez un message pour mon ami.

J'obéis et, prenant le verre, j'y vis parfaitement ce qui suit ; je mis 1 h. 10, de 11 h. 25 à 12 h. 35, à lire toutes les lettres qui étaient des majuscules se suivant sans aucune division pour en faire des mots.

(Les lettres, transcrites dans l'ordre où elles m'apparurent — quoique n'ayant entre elles aucun espace pour la formation des mots — donnaient les phrases suivantes) :

« Vous toussiez comme l'ami de Noël Smith, cet original Docteur J. G. Walker. Je suis toujours excentrique et j'ai l'œil sur les personnes excentriques. Ses pieds sont mieux que les miens, mais pas ses bottes, eh Siwel ! »

J'envoyai ce message à M. I. W. H. Myers, qui, comme moi, le considérait comme n'ayant aucun sens.

Quand M. Myers eut une conversation avec Nelly, le 10 novembre, elle lui dit : « M. I. G. Smith, de Sloane Street, sait ce que veut dire ce message embrouillé qui provient d'un ministre protestant nommé Lewis. »

— J'ignorais complètement que M. Myers eût un ami de ce nom et qu'un tel I. G. Smith demeurerait dans la rue Sloane. M. Myers était l'ami de M. I. G. Smith, il lui envoya le message auquel celui-ci répondit :

« Je comprends que c'est un message embrouillé d'un ministre protestant nommé Lewis. — (Est-ce E. H. Lewis, ou H. E. Lewis, ou « eh », est-il simplement « eh ! ?), et qui a quelque rapport avec moi.

Le lundi, 7 novembre, ou bien le lendemain 8, vers 11 heures du matin, ma femme alla consulter un docteur du nom de Noé Walker... Ce n'est ni son médecin ni le mien qu'elle alla voir cette fois, cependant elle le consulte quelquefois ; quant à moi, je ne le connais pas, quoique j'en aie entendu parler souvent par ma femme et par d'autres personnes. C'est un médecin homéopathique très habile, mais original. Il fut fortement recommandé au beau-frère de ma femme lequel, à son tour, le lui recommanda.

Quoiqu'il eût pu avoir une des plus belles clientèles de Londres, il n'accepte qu'un petit nombre de personnes, surtout des gouvernantes pauvres auxquelles il donne ses soins gratis et un petit nombre d'autres malades, auxquels il ne demande que 10 sh. par visite. Sa maison est un vrai musée de tableaux, de statuettes, la plupart de style italien. Sa maison est encore un vrai jardin zoologique de chats et d'oiseaux, qui sont ses favoris dans la vie. Quand ma femme alla le voir, au commencement de cette semaine, elle le rencontra dans la rue donnant à manger aux oiseaux. Sur ce, il lui dit d'entrer : « Je vous verrai quand j'aurai nourri mes oiseaux. »

Il ne porte pas de chaussettes, il a une chemise rouge de flanelle à la Garibaldi, sur laquelle il met quelquefois une singulière espèce d'habit. Il ne porte pas de bottes, mais des pantoufles d'un certain genre.

Il est inutile d'ajouter qu'il est aussi original qu'aucun homme peut bien l'être. Remarquez que pour lire *De Noé Walker*, dans le texte on doit remplacer de Noé par Noël et y ajouter le mot *Walker*, qui se trouve à la fin de la phrase. (Et les initiales I. G. doivent être transposées et jointes au surnom Smith.)

Ma femme ne sait rien de ce qui concerne sa toux.

« Vieil original et excentrique », lui convient admirablement; ce qui a trait à ses pieds et à ses bottes doit être expliqué par ce qui précède.

« Je ne connais aucun ministre protestant du nom de Lewis, mais il se peut que le Dr de Noé Walker l'ait connu. Je n'oserais pas aller le lui demander... Mais la première fois que ma femme ira le voir je lui demanderai de se renseigner.

« Le Docteur n'est pas une connaissance pour moi, quoiqu'il puisse être dit que je le connais. »

(à suivre.)

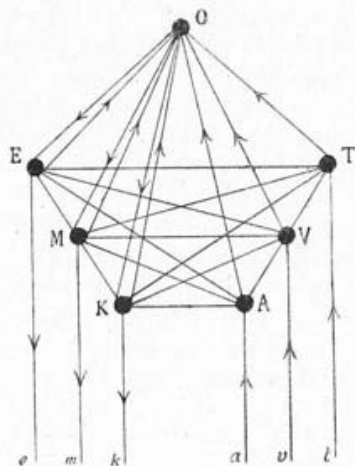
Prof. C. MOUTONNIER.

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

Dans notre précédent article, nous avons montré l'insuffisance des preuves, apportées à l'appui de la théorie soutenue par le docteur Grasset ; nous allons étudier aujourd'hui la théorie elle-même.

L'étude de la psychologie, comme celle du magnétisme, n'appartient point exclusivement aux médecins. Tout travailleur sérieux, s'adonnant à ces deux sciences, peut apporter, lui aussi, sa part de progrès. Le malentendu entre les médecins et les chercheurs indépendants, provient de ce que ces derniers ignorent les termes usités en biologie (1), et nous avons tous une malheureuse tendance à nous en laisser imposer par des mots étrangers. C'est pourquoi, le premier devoir du chercheur, est de se familiariser avec ces expressions.

Voici le polygone, avec lequel les lecteurs ont fait connaissance dans la *Revue* de janvier dernier :



Les lignes VO, AO, figurent la liaison entre les centres de réception, et le centre O du moi conscient et responsable. Les autres lignes munies de 2 flèches, relient les centres moteurs de transmission, comme K, centre *kinétique* (c'est-à-dire des mouvements généraux), M, centre de la parole articulée et E, centre de l'écriture. Enfin, le polygone se compose de la figure AVTEMK. Le docteur Grasset nous dit : « En O, est le centre psychique supérieur, formé bien entendu d'un grand nombre de neuromes distincts ; c'est le centre du moi personnel, conscient, libre et responsable. »

Le neurome se compose essentiellement d'une cellule nerveuse et de ses

(1) Biologie, Science de la vie des êtres organisés.

prolongements ; la cellule a de 10 à 100 millièmes de millimètre, c'est-à-dire que la plus grosse, est sensiblement plus petite qu'une tête d'épingle. Les prolongements de la cellule sont de deux sortes ; l'un ayant, toutes proportions gardées, la forme tourmentée d'une branche de pommier avec ses ramifications, est appelé : prolongement protoplasmique ; son rôle est de transmettre à la cellule l'excitation extérieure ; l'autre, appelé prolongement cylindre-axile à contours plus nets et plus lisses, sert à manifester l'axe réflexe provenant de cette excitation. On pourrait le comparer, d'après cette théorie, à un fil télégraphique transmettant une réponse toujours la même, à une demande identique arrivant dans le récepteur. Exemple : la percussion du tendon rotulien aura toujours pour réponse un mouvement consécutif de la jambe. Suivant le professeur Grasset, qui cite à l'appui de sa thèse, M. le docteur Renault : « Le neurome est une cellule avant tout sensible et qui se souvient. »

Voilà donc l'homme spirituel réduit à un sac de neuromes, ayant chacun leur mémoire distincte ; le centre O lui-même, étant, nous l'avons vu plus haut, composé d'un grand nombre de neuromes, la volonté libre, le plus beau joyau de notre couronne, serait la résultante de la décision de ces cellules ! Tout ce qui se passe en dehors du centre O, se passerait dans le polygone.

Le docteur Grasset reconnaît que, chez l'homme normal, il est difficile de distinguer les deux ordres de psychisme, et, pour les étudier dans des conditions qu'il prétend favorables, il les considère dans la distraction, puis dans le sommeil. Écoutons-le : « Les actes du distrait ne sont pas volontaires » et libres, par conséquent ne dépendent pas de O ; ils sont coordonnés, intelligents et spontanés, et par conséquent psychiques.

« Ainsi vous marchez automatiquement en pensant à autre chose ; dans « cet acte automatique, vous rencontrez une voiture ou un caillou ; vous les « évitez ; il pleut, vous ouvrez votre parapluie ; vous rencontrez une dame, « vous descendez du trottoir et vous la saluez ; tout cela, vous le faites tous « jours automatiquement, machinalement, sans y penser volontairement. « Mais il y a déjà du psychisme. »

Ici, nous apparaît le jour vraiment spécial, sous lequel nous voyons les choses, quand nous voulons nous donner raison à nous-mêmes.

Il serait beaucoup plus exact de dire : quand nous marchons et que nous sommes distraits ou absorbés, nous manquons de nous faire écraser, nous ne saluons personne ; bien plus, nous regardons sans les voir, les gens que nous connaissons, et, à plus forte raison, nous omettons de les saluer.

La distraction fait commettre des bévues intenses, quelquefois des malheurs, le plus souvent des incohérences en paroles ou en actes. En voici quelques exemples : Un officier très distingué sort en grande tenue, l'épée au côté, avec un chapeau mou sur la tête ! Un aiguilleur dirige un train sur une fausse voie et cause une catastrophe. Nous écrivons à deux personnes et intervertissons les enveloppes, ce qui peut amener une brouille pour la vie, si nous parlons à l'une, de ce que l'autre doit ignorer. Je vois, l'autre

jour, à un guichet de gare, deux dames parlant pour Paris : l'une des deux veut prendre les billets et demande à plusieurs reprises : deux secondes premières, jusqu'à ce que sa compagne lui faisant remarquer l'incohérence de sa demande, elle rectifie dans un éclat de rire : 2 secondes Paris.

Ce qui caractérise, au contraire, tous ces actes, c'est l'absence complète d'esprit de suite, le manque absolu de coordination. Ces mouvements sont quelconques, et, il n'est pas plus besoin de leur trouver un centre, qu'à ceux de la queue coupée d'un lézard, laquelle remue très longtemps sans être reliée au cerveau.

La seule chose que nous sentions, sans qu'il soit besoin d'insister, c'est que notre volonté peut intervenir dans tout ce que nous entreprenons. Écoutez, parlons, regardons, remuons *avec attention*, et voilà le polygone par terre.

Nous sentons également que notre conscience est prête à intervenir, dans tout acte engageant notre responsabilité, et aucun tribunal n'accepterait qu'un médecin, ayant prescrit un remède dont son malade meurt empoisonné, vint donner comme excuse qu'il a élaboré l'ordonnance dans son polygone.

Si, des actes de la distraction, nous passons au sommeil, nous nous trouvons en face de l'inconnu ; les uns ont prétendu que le sommeil était dû à un empoisonnement momentané du sang ; d'autres l'expliquent par la solution de contiguité des neuromes, dont les ramifications se rétractent. Or, ne connaissant pas exactement la cause du sommeil, il est imprudent de le considérer comme un état favorable à l'étude de ce que l'auteur appelle : les deux psychismes. Le sommeil peut amener dans notre économie des modifications radicales qui nous sont encore inconnues.

Voilà donc deux ordres de faits qui n'ont rien à voir avec l'hypothèse du polygone.

Il y a une troisième catégorie ; celle des mouvements automatiques dénotant une certaine intelligence ; mais ce sont des mouvements dont l'initiation nous a coûté beaucoup d'attention et de souffrances ; apprendre à *marcher* est une très grosse affaire, et ce n'est pas sans des chutes et des bosses, plus ou moins nombreuses, que l'enfant parvient enfin à mettre seul et correctement un pied devant l'autre.

Quand, d'autre part, nous regardons un ouvrier, un menuisier par exemple, dresser habilement son bois en un tour de main, il ne faut pas perdre de vue que cette habileté est le résultat de trois ans d'apprentissage et de bien des réprimandes.

Ce sont là des actes dont le mouvement initial est donné par la conscience, qui surveille plus mollement, parce qu'elle sait que leur répétition fréquente est devenue une habitude.

Nous avons insisté sur ces trois classes, parce que M. le professeur Grasset prétend faire rentrer dans leur catégorie, tous les actes du médium. Nous verrons plus loin que la plupart du temps, les paroles et les phénomènes dus à la médiumnité proviennent de l'extérieur du médium, et ne sauraient venir d'autre part.

Les neuromes peuvent jouer un certain rôle dans la vie animale, mais

dans la vie psychique, leur mode d'action nous est inconnue.

Une même excitation extérieure peut, d'ailleurs, produire des effets réflexes opposés : une personne que nous chérissons vient nous souhaiter notre fête et nous embrasse ; nous éprouvons une joie réelle qui se peint sur notre visage ; supposons maintenant qu'un hypocrite, un être que nous savons pertinemment nous desservir en toute occasion, vienne également nous apporter ses souhaits et nous embrasser ; il est certain que ce baiser de Judas nous sera très pénible et que nos traits exprimeront la souffrance. Il nous faudrait donc des neuromes de rechange pour manifester des impressions provenant d'une même excitation extérieure ?

En ce qui concerne les neuromes, voici l'appréciation que j'en trouve dans un livre du docteur Henri Berdal, datant de 1900, livre intitulé : *Nouveaux éléments d'histologie normale à l'usage des étudiants*, (Maloine, éditeur) ; il s'agit donc de choses enseignées à des jeunes gens, qui ne sont pas encore reçus médecins, l'histologie faisant partie du programme de la première année. Je détache ce passage, page 252 :

« La théorie des neuromes, et en particulier leur indépendance anatomique, a fait naître un certain nombre d'hypothèses sur le fonctionnement des éléments nerveux des centres. *Ces théories sont de pures conceptions de l'esprit, des hypothèses dans le sens le plus absolu du mot, dépourvues encore de toute base scientifique sérieuse* (Van Gehutchten). »

Ce que l'expérience constate, c'est qu'il y a une certaine relation entre les différents organes des êtres organisés, et que les cellules ne sont pas indépendantes. Les maux d'estomac, provoqués par la migraine ou la grossesse, en sont une preuve, et la fréquence du pouls, indication si utile au médecin, provient souvent du mauvais fonctionnement d'un organe éloigné. Donc, rien qu'en ce qui concerne la vie animale, il y a une indiscutable unité chez l'être organisé.

Arrivons au médium. Voici une séance qui eut lieu à Marseille, chez M. de Cériani le 26 décembre 1903.

Nous étions huit personnes. Le médium endormi prit, tout d'abord, différentes poses, très belles, très chastes, pleines d'harmonie, passant du rire aux pleurs, suivant les tableaux qu'il nous représentait. Des phénomènes ci-dessus, je ne dis rien, tout le monde pouvant les imiter plus ou moins ; j'affirme, cependant, que les gestes étaient si doux, si justes et si pleins de grâce, qu'on ne pouvait se défendre d'une certaine émotion.

Mais, là où nous fûmes stupéfaits, c'est de voir ce médium s'incarner dans une petite fille, et de venir vers chacun de nous en nous donnant, sans qu'on le lui demande, un diagnostic exact sur notre état de santé.

Par suite d'hémoptysies anciennes (dont je fus guéri par un médium après avoir été condamné par messieurs de la Faculté), il m'est resté un point douloureux au sommet des poumons ; le médium qui ne me connaît pas, qui ne connaît ni mon nom ni mes antécédents vint vers moi et, immédiatement, mit le doigt sur ce point faible ; puis il s'adressa à deux dames qu'il voyait éga-

lement pour la première fois, ainsi qu'à deux autres personnes et leur décrivit exactement leur état. Le médium ne cherchait pas ; il disait carrément : je vois.

Je répète que nous n'avons pas interrogé le médium, que nous ignorions absolument ce qu'il allait nous dire lorsqu'il s'est avancé vers nous : il y a donc lieu d'écarter absolument la suggestion ; personne n'osera soutenir sérieusement que le médium a lu nos maladies ou les points faibles de notre organisme dans son polygone ! Le médium était donc guidé par la force intelligente X, laquelle, par les organes du dit médium, nous a montré qu'elle connaissait nos maux.

L'avant-veille, chez Mme Pujol, nous avons vu un autre médium, femme également, prendre des poses clownesques qu'il est impossible de conserver dans l'état normal. Encore un acte qui ne rentre dans aucun des cas précités d'actes automatiques. Pour être gymnaste il faut s'être exercé longtemps à la gymnastique, et, même par distraction, il est impossible de marcher sur les mains, si l'on n'a pas appris à le faire.

Donc 1^o : Si un médium en transe dit des choses, ou fait des mouvements qu'il lui est absolument impossible de reproduire à l'état de veille, en concentrant toute sa volonté et toute son attention ; 2^o si ces paroles ou ces actes concourent à un but intelligent, à la découverte de choses inconnues des assistants et vérifiées plus tard, qu'on ne vienne pas nous parler de polygone et d'inconscient. Ce sont des mots vides qui n'apportent aucune explication.

On a usé et abusé du mot *inconscient* ; puis est arrivée *l'intelligence de l'inconscience* ! Mais on a trouvé que les deux mots hurlaient trop de se trouver accolés, et l'on a enfin adopté le terme de *subconscient*. Mais la subconscience ne fera pas jouer du piano à un médium qui n'a pas appris la musique, pas plus qu'elle ne lui fera parler une langue qu'il ne connaît pas ; il y a, à l'heure actuelle, une tendance marquée à tout mettre sur le dos du subconscient ou du subliminal ; tout cela ne nous éclaire pas davantage.

Arrivant au roman martien, le docteur Grasset nous découvre les fautes de médium de M. Flournoy et il avoue, d'ailleurs, que ces messieurs lui ont tendu des pièges. Ces erreurs ne sont pas rares : dans « les Arcanes » de la vie future » de M. Cahagnet, le médium Adèle décrit des paysages lunaires avec des forêts, des fontaines et des habitants ; la force qui guide ce médium ignore que la vie, telle que nous nous en faisons une idée, ne peut exister à la surface de la lune. C'est évidemment là le point faible du spiritisme, mais nous avons toujours dit que la force qui se manifestait était plus ou moins intelligente. Nous sommes loin de nier qu'il n'y ait des communications enfantines, niaises, douteuses et d'autres où le vrai est mélangé de faux. A cela, nous répondons qu'il n'y a pas à hésiter, qu'il faut regarder comme non-avenue toute expérience qui n'est pas parfaitement claire. Si, sur cent essais, vous obtenez vingt épreuves absolument satisfaisantes, vous avez le devoir d'en tenir compte.

Enfin le docteur Grasset conclut que le médecin ne doit pas se désintéres-

ser de l'étude du magnétisme et du spiritisme. Nous sommes de son avis ; ces deux sciences peuvent lui rendre de grands services. Il y a, d'ailleurs, des médecins qui, devant la difficulté de poser un diagnostic, n'hésitent pas à interroger un sujet endormi, et sont tout surpris par la suite de la justesse de ses réponses. D'autre part, la médiumnité guérissante n'en est plus à faire ses preuves, et nombreux sont les malades qui lui doivent leur guérison, là où des médecins ont échoué et souvent condamné.

L'auteur du *Spiritisme devant la science* réédite cette définition de ceux qui, par leurs travaux, honorent la science et l'humanité. « Remarquez, dit-il, « que l'équilibre parfait n'est pas signe de plus grande supériorité, au contraire. »

« Les grands supérieurs sont des déséquilibrés... Les très équilibrés sont « des médiocres. En général, les talents sont plus équilibrés que les génies. »

Pourquoi donc ne pas ajouter : Les extra équilibrés, ceux qui sont en haut de l'échelle de l'équilibre parfait, sont les crétins et les idiots, et que c'est à eux que peut s'appliquer la formule *mens sana in corpore sano*.

On dirait positivement que ces hommes qui s'érigent en juges de l'élite de leurs semblables, veulent se venger de ne pouvoir les égaler.

Qu'un malheur les frappe, ils ne se montrent pas supérieurs aux autres et sont tout aussi impuissants. J'en sais un qui, lorsqu'on lui parlait de l'âme, avait coutume de dire : Montrez-la moi au bout d'un scalpel, et j'y croirai. Un jour, son tout jeune enfant tomba malade et cet homme affolé fit appel à ses confrères qui, tous, accoururent avec empressement et déclarèrent le cas désespéré. Des parents attristés vinrent voir le malade et promirent de prier, en vue d'obtenir la guérison. *Oh oui ! priez*, s'écria le père. Finalement, grâce aux soins assidus d'un collègue, le pauvre petit être fut arraché des griffes de la mort ; on réveilla la respiration presque éteinte, par des pressions rythmées et l'enfant fut sauvé.

Le chagrin si touchant, si profondément humain de ces parents angoissés, ne peut pourtant pas être imputé à l'un de nos cinq sens ? Il y a des gens qui nient le monde spirituel, prétendant que nous n'avons la notion de la vie que par l'intermédiaire de nos sens ; mais la certitude que nous avons des abstractions mathématiques n'a rien à voir avec nos sens, non plus que la pitié, la douceur, le désintéressement, bref toutes les vertus qui font l'ornement d'un cœur bien placé.

Je ne veux pas terminer sans rendre hommage à la courtoisie du docteur Grasset, qui cite les réfutations des idées qu'il professe, mais il nous semble, sans parti-pris, qu'à chaque fois que le professeur se trouve devant un fait qui sape ses théories, il se contente de le déclarer *non scientifiquement établi*.

Il y a aussi des affirmations un peu hasardées, celle-ci par exemple :

« La spontanéité complète et vraie est un non-sens scientifique, tout mouvement étant une transformation d'un mouvement antérieur. »

Ce serait le moment de lui demander ce qu'il pense du radium ? et d'ap-

prendre par suite de quelle mutation de mouvement ce métal dégage de la chaleur sans perdre une parcelle de son poids. Le radium est une exception, mais cela nous enseigne à ne pas être trop affirmatif dans des sciences autres que les mathématiques. Aux philosophes qui montrent que l'analyse psychologique de l'homme sain ne permet pas de distinguer les deux ordres de psychisme, le docteur Grasset répond par cette proposition (page 205).

« Il y a chez l'homme des centres différents pour l'automatisme et le psychisme supérieur ; à l'état physiologique, l'intrication fonctionnelle de ces deux ordres de centres est telle, qu'il est impossible de démontrer leur indépendance et leur existence séparée par l'analyse psychologique de l'homme sain ; à l'état pathologique, la maladie, en altérant séparément, suivant les cas, tel ou tel de ces centres, permet d'en faire la dissociation fonctionnelle et d'en établir l'existence anatomiquement séparée. »

De quel droit conclure de ce qui se passe chez l'homme sain, par les phénomènes variables observés dans la maladie ?

Bien plus vraies nous semblent les propositions suivantes :

L'homme sain n'a qu'une seule conscience libre et responsable ; il est reconnu, d'ailleurs, qu'il est impossible de démontrer chez lui l'existence de deux centres psychiques.

Chez l'homme malade, il se forme des lésions qui semblent diviser en deux l'unité de la conscience.

Il est à présumer que la théorie du polygone viendra s'ajouter à celles, si nombreuses déjà, que la médecine a dû abandonner.

Quoi qu'il en soit, et, en tout état de cause, nous ne pouvons que nous applaudir de voir la science étudier des phénomènes qu'elle a commencé par nier.

— Il y a un pas de fait ; l'expérience de MM. Charpentier et Blondelot, dont nous parle la précédente *Revue*, nous apprend qu'un corps humain peut, sans contact et par un simple effort musculaire ou nerveux, influencer un écran préalablement enduit d'une substance convenablement choisie, et le rendre plus lumineux. Or, d'après la loi de la conversation de l'énergie, loi admise par la physique moderne, cette lumière peut se transformer en chaleur, la chaleur en mouvement, et l'on peut concevoir déjà le déplacement d'un objet sans contact, la force projetée se chargeant de la lévitation.

C'est déjà un commencement d'explication, quant à la matérialité du fait ; il restera à connaître le mode d'action de cette force et son intellect. Pour nous, il n'y a aucun doute ; nous nous acheminons par la Science, vers la Religion universelle, religion large, tolérante, aux assises d'autant plus solides qu'elles reposeront sur l'expérience.

Ce sera un nouvel âge d'or ; partout s'épanouiront les fleurs lumineuses de la Bonté, les nations se donneront la main, et notre petite planète verra disparaître à jamais ces conflits meurtriers qui :

Inondant son sol du meilleur de leur sang,
Font couler les larmes des mères.

HENRI BRAULT.

P.-S. — M. Henri Brault prie les lecteurs qui ont connaissance de phénomènes matériels (lévitation, écriture directe, apports), de l'en aviser, poste restante, à Nice, pourvu que ces phénomènes soient actuels, c'est-à-dire ayant encore lieu présentement.

LES DEUX RENOUVEAUX

Les brumes de l'hiver refroidissent la terre:
Les brouillards des ennuis assombrissent ton cœur;
Rien ne peut apaiser la mauvaise rancœur
Qui s'extravase au fond de ce cœur solitaire.

Le souci, distillant son venin délétère,
Empoisonne toujours la subtile liqueur
De ton rêve, et bientôt tu mourrais de langueur
Si tu n'étais hanté des songes du mystère.

Mais voilà qu'un frisson a secoué les bois:
Le printemps immortel sur eux va reparaître,
Les fleurs effaceront les morsures des froids.

Ainsi la saison d'or refléurit dans ton être:
Tu pressens, dans ta soif d'extase et de beauté,
Le soleil précurseur de l'éternel été.

JULIEN LARROCHE.

Mars 1904.

LES REVENANTS

Hors la vie. — Médiuims et apparitions.

L'Etre humain est peu curieux de ce qui se passe de « l'autre côté » de la vie terrestre. Le plus souvent il ne sait pas ou ne veut pas y regarder et tient pour réelles les seules indications que lui donnent ses organes très obtus ou des instruments moins imparfaits. Ce qu'il ne voit pas, ne touche pas, est inexistant. Il ne saurait aller au delà de la matière physique, grossière, sitôt dissoute. Il admettra bien comme attributs et sécrétions de cette matière, quelques phénomènes, aujourd'hui indiscutables, tels que télépathie, vision à distance ou suggestion.

Quant à discuter ou étudier d'autres phénomènes pouvant éclairer ce qui se passe « hors la vie » et prouver l'existence certaine des désincarnés, il s'y refuse, oppose *à priori* la négation sans examen. Tel ce docteur à qui on demandait ce qu'il penserait si on lui donnait la preuve visible, tangible, de la venue devant lui d'un désincarné et qui répondit : « Je penserais que je deviens fou. »

Les désincarnés, pourtant, ne sont pas seulement d'invisibles présences. Ils reviennent, se manifestent à nous, et le moyen qu'ils emploient pour se rendre sensibles à nos sens est toujours identique. Ils se servent, dans tous les cas, de l'*Od* humain, de ce fluide d'une nature particulière qui est le fluide vital, qui est l'intermédiaire entre l'âme et le corps physique, qui est matière lui-même, mais à un état de vibration, de diffusion difficilement imaginable. Ils se manifestent avec d'autant plus de netteté, de puissance, que ce fluide est plus abondant, plus facilement extériorisable, conditions spéciales rencontrées chez les individus qu'on appelle *médiums*.

Ce mot met naturellement en défiance : défiance trop souvent justifiée par les fraudes de certains professionnels, mais qui ne saurait atteindre ceux qu'une longue observation et des précautions rendant impossible toute supercherie a démontrés sincères. Les médiums authentiques sont moins rares qu'on ne se l'imagine et les facultés médianimiques sont parfois ignorées ou incomprises de ceux qui les possèdent à une exceptionnelle puissance. Indépendantes de toute névrose, de toute volonté, elles se révèlent parfois aussi brusquement, par des phénomènes qui, si étonnants qu'ils paraissent, mériteraient, en France, au moins, où l'on dédaigne ces études, d'être regardés de très près.

Tel fut le cas de cette Américaine dont M. Sage, dans un livre paru il y a deux ans, *Madame Piper*, examina, en toute indépendance et avec l'esprit critique le plus précis, l'extraordinaire médiumnité. Mme Piper, qui n'est pas hystérique et qui est malaisément hypnotisable, femme fort honorable et de culture médiocre, s'endort spontanément d'un sommeil étrange. Et tandis qu'elle est inerte, insensible, des personnalités singulières s'emparent d'elle, parlent par sa voix, des voix différentes selon les individus qui se révèlent.

Ces personnalités ont des noms. Elles en appellent au témoignage de personnes qui les ont connues pendant leur vie terrestre, et celles-ci les reconnaissent. Ces désincarnés donnent de leur passage sur terre les détails les plus clairs, les plus intimes, détails inconnus et de Mme Piper et des assistants, et qui sont vérifiés exacts. Ils ont la même tournure d'esprit, les mêmes expressions que ceux qu'ils affirment être. Phénomène plus surprenant encore : tandis que le médium parle, sa main droite écrit automatiquement, et

ce sont deux communications absolument différentes et absolument véridiques...

Et ces désincarnés ne donnent pas seulement des indications sur ce qu'ils furent, mais sur ce qu'ils sont. Ce passage de la vie physique à « l'autre côté » qu'on appelle la mort a troublé l'âme qui, certes, ne se trouve pas immédiatement consciente après ce choc. Peu à peu elle évolue et lorsqu'elle est plus libérée elle cherche à communiquer avec le monde, dont elle ne voit plus les corps, mais dont elle voit la pensée. C'est par le moyen de l'Od, des radiations du fluide humain, qui apparaît aux désincarnés comme une lumière, qu'ils essaient de se manifester, manifestations parfois incomplètes, obscures, indécises, car l'âme s'adapte mal à ce milieu qui lui est maintenant étranger et garde d'ailleurs le caractère qu'elle avait pendant la vie.

Des cas comme celui de Mme Piper — et il en est d'autres, — méritent un examen attentif, car on ne saurait là admettre l'auto-suggestion, ou des souvenirs de la sub-conscience.

D'ailleurs, les désincarnés ont d'autres moyens encore de s'affirmer à nous. Sans parler des apparitions si connues des mourants, sans parler des matérialisations éphémères, totales ou partielles de corps humains qui s'accomplissent, au moyen des médiums en transe ou même des communications pendant le sommeil profond, il est d'autres phénomènes plus complexes encore dont celui-ci, d'une authenticité absolue, donnera l'idée.

Un voyageur de passage dans un village inconnu de lui se promène, le soir, près d'une rivière qu'enjambe un viaduc de chemin de fer. Tout à coup il voit un train passer à toute vitesse, puis il entend un fracas terrible, des hurlements, tout le vacarme d'une catastrophe. Il court au village et revient accompagné. Plus rien. Un pont écroulé, un train précipité. On lui raconte alors qu'une catastrophe s'est produite là, en effet, depuis plusieurs années et que d'autres eurent déjà une vision semblable. Il l'ignorait.

La légende du Vaisseau Fantôme est-elle bien une légende, quand on la rapproche de faits comme ceux-là ? Et, tout récemment, ce navire si étrangement perçu par deux fois et que ceux qui le virent passer et disparaître crurent être la *Vienne*, alors qu'elle était déjà perdue corps et bien...

Ne nous hâtons pas de nier la réalité des désincarnés qui reviennent,

XAVIER PELLETIER.

(*La Presse* du 17 février 1904.)

DANS L'INVISIBLE, par Léon Denis

(traduit du *Reformador*.)

Parmi les œuvres proprement appelées fondamentales du Spiritisme, notre maître Allan Kardec, avec une clairvoyante compréhension de la tâche qui lui était confiée, comme missionnaire de la Révélation moderne à laquelle son nom est demeuré pour toujours associé, a eu soin de comprendre le « Livre des médiums », source précieuse à laquelle se sont d'abord inspirés nos essais dans le domaine des expériences spirites et aux enseignements éclairés et prudents de laquelle ne se repentiront jamais de s'initier tous ceux qui, dans le présent ou l'avenir, se proposeront des investigations de cette nature, à la fois séduisantes et risquées.

Là se trouvent, avec l'aide des enseignements des esprits, étudiés et classés, au double point de vue théorique et pratique, les phénomènes spirites et les diverses facultés médiumniques avec le concours desquelles se produisent, ayant été l'objet d'une attention spéciale, soit les fins élevées pour lesquelles elles doivent être exclusivement utilisées, soit les périls et inconvénients auxquels s'exposent ceux qui s'en servent imprudemment, ou avec des vues futiles ou grossières.

A partir, toutefois, du moment où, par ses œuvres magistrales, Allan Kardec posa les fondements de la Nouvelle Révélation destinée à acheminer les aspirations humaines dans le sens de leurs destinées véritables et supérieures, un vaste et constant mouvement d'enseignement et d'expérimentation se développa de toute part, justifiant la nécessité d'enrichir le patrimoine bibliographique du Spiritisme, commencé par lui, par les résultats des nouvelles observations qui, en quarante ans de continuité non interrompue, ne sont venues que corroborer les enseignements apportés par les esprits de Dieu.

Dans ce développement de faits et d'études, chacun des principes essentiels qui y sont synthétisés a reçu le souffle fécond d'une analyse développée en ce qui concerne les théories ou une brillante multiplication des diverses modalités en ce qui touche aux manifestations objectives, aux phénomènes proprement dits. D'un autre côté, les incursions que la critique scientifique, renouçant à son détestable procédé d'anéantissement par le ridicule, sinon par le silence, s'est dernièrement décidée à faire dans ce champ inexploré, plutôt, il est vrai, avec une intention d'hostilité systématique qu'avec la noble ambition de connaître, — mettant en évidence l'obscurité d'un certain nombre d'observations, a obligé les spirites militants, sur lesquels pèsent les responsabilités de la direction propagandiste, à un travail persévérant d'investigations des phénomènes, soit psychologiques, soit spirites proprement dits.

Utiliser les résultats de ces critiques comme appoint d'éclaircissement, en fixer la valeur et en restreindre les excès, démontrer leur insuffisance à invalider ou expliquer tous les faits en excluant l'interprétation spirite, c'est, en revendiquant pour notre doctrine les privilèges d'incontestable supériorité que, près d'un demi-siècle de triomphes assure à ses théories, faire une œuvre de défense et de vulgarisation, qui n'a fait que s'agrandir par ces hostilités évidemment salutaires.

Le récent livre de M. Léon Denis (1), remplit-il ces conditions ? Constitue-t-il un développement des enseignements contenus en synthèse dans la doctrine des esprits, et prenant en considération les faits observés dans ces dernières années, en les incorporant dans le domaine expérimental du Spiritisme, démontre-t-il, en même temps, l'inconstance des théories modernes contraires qui ont prétendu les interpréter ? Oui, et avec cette brillante clarté et cette logique rigoureuse que nous sommes habitués à admirer chez son auteur.

Ouvre de vulgarisation, en même temps que d'orientation, le travail de M. Léon Denis ne représente pas seulement une nouvelle attestation de sa compétence reconnue en ces matières ; il constitue, en outre, un titre à la reconnaissance des spirites, comme de tous ceux qui le liront, par les enseignements qu'il renferme et auxquels ses trente années d'expérience éclairée et continue donnent la plus respectable autorité.

Là, brillent de nouveau, avec cette éloquence suggestive et entraînante à laquelle ses œuvres nous ont familiarisés, les mêmes éminentes qualités d'écrivain que nous lui connaissions, et, à travers son style, maintenant plus sobre, plus condensé, sans les exubérances qui peuvent se remarquer dans ses premiers écrits, on sent vibrer, pleine d'enthousiasme et de conviction persuasive, son âme passionnée d'apôtre et de croyant.

Les travaux de Léon Denis ont ceci d'éminemment salutaire : qu'ils ne s'adressent pas uniquement à la raison en la conquérant par le pouvoir des arguments, des faits et des preuves, qu'il fait défiler devant le lecteur avec une lucidité méthodique dans son nouveau livre, mais c'est surtout aux forces mystérieuses du sentiment, si négligé à notre époque d'utilitarisme subalterne, qu'ils font un véhément appel, réveillant toutes les aspirations élevées sous lesquelles — cela se sent bien — palpite son généreux esprit dans les transports d'un noble apostolat.

Done, recommander aux spirites la lecture de ce livre, c'est non seulement leur rendre service en leur indiquant une source splendide de connaissances doctrinaires, enrichies d'études et de recherches récentes, de pair avec les plus savants éclaircissements, au sujet des travaux de nature expérimentale,

(1) Leymarie, éditeur, prix 2 fr. 50.

dont les lois et conditions s'y trouvent supérieurement démontrées, c'est, de plus, les mettre en contact à travers ces pages inspirées, avec la noblesse communicative de son esprit, merveilleusement servi par une claire compréhension des choses et, par cela même, doué d'une orientation sûre, qu'il met généreusement au service de tous ceux qui se proposent d'entreprendre le voyage surprenant et enchanteur auquel il les invite, *dans l'invisible*.

Pour notre part, nous lui exprimons, ici, le témoignage spontané de notre gratitude pour le bien que nous a fait cette lecture et dont nous croyons de notre devoir de consigner ici l'impression personnelle.

LEOPOLD CIRNE.

Président de la Fédération spirite brésilienne.

UN FAIT HISTORIQUE

Charles I^{er}, roi d'Angleterre, de la maison des Stuarts, monta sur le trône d'Angleterre en 1625. Poussé dans la voie du despotisme par ses ministres : le duc de Buckingham, le comte de Stafford, l'archevêque de Cantorbéry Land, Charles I^{er} souleva une violente opposition dans le Parlement, par suite de laquelle son favori, le comte Stafford, fut condamné à mort et exécuté. Cette exécution fut le signal d'une révolution et d'une terrible guerre civile entre les *Cavaliers* et les *Têtes rondes*. Charles I^{er} se sauva en Ecosse et y fut livré aux Parlementaires, qui étaient décidés de faire avec le roi un arrangement, lorsque les partisans de Cromwell enlevèrent Charles I^{er} et le condamnèrent à mort. Il fut décapité à White-Hall, en 1649. Or, après l'avènement au trône du roi Charles I^{er}, suivant les chroniqueurs, le fait suivant eut lieu à Londres : En avril 1630, un vieillard se présenta un soir à la Cour et demanda instamment à voir le roi et à lui parler en particulier. A la demande d'un chambellan de la Cour : qui il était, d'où il venait, et ce qu'il voulait à Sa Majesté, le vieillard répondit qu'il était de son métier joaillier, et qu'il avait quelque chose de très grave à communiquer au roi. Le roi le fit entrer et lui demanda ce qu'il désirait ; le vieillard se jeta aussitôt à genoux, sortit de sa poche un anneau, le présenta à Charles I^{er} et le pria de l'acheter. — Le roi prit l'anneau, mais à peine eut-il jeté un coup d'œil sur lui, qu'il pâlit, se détourna vivement et, tout tremblant, donna ordre à son entourage d'expulser le vieillard. Ce qui fut exécuté immédiatement. Mais l'anneau était tombé sur le sol et un chambellan de la Cour l'ayant trouvé, le remit à Charles I^{er}. Ce singulier anneau représentait, en or, deux squelettes, tenant entre leurs doigts un gros diamant rouge sang. On pouvait y lire ces mots latins : « *Memento mori*. » Le roi regarda avec un frisson le bijou et donna l'ordre d'amener le vieillard. On se mit instantanément à sa recherche. On le chercha partout à Londres, on le chercha dans toute l'An-

gleterre et l'Ecosse, mais en vain. Charles I^{er} conserva l'anneau et le glissa à son doigt. Journallement il le regarda et lorsque son propre peuple le condamna, le 27 janvier 1649, à l'échafaud, le roi regarda encore l'anneau en souriant. La mort trouva le roi calme, résigné et bien préparé. Cet anneau historique se trouve encore aujourd'hui dans le Trésor royal de Londres. On n'a jamais su ce qu'était devenu le vieillard mystérieux qui l'avait apporté au roi Charles I^{er} ; si c'était un homme vivant ou bien un Esprit.

JOSEPH DE KRONHELM.

ANTIQUITÉ DU MAGNÉTISME

Le magnétisme n'est pas une invention de notre temps, en dépit de ce que prétendent certains savants modernes. A ce qu'il paraît, il était très bien connu au moyen âge. On lit, en effet, dans le *Dictionnaire anglais des hommes illustres*, que, dès le xvii^e siècle, Valentin Greatrakes avait prétendu posséder la propriété de guérir les malades atteints de n'importe quelle maladie, même de la peste, seulement en les touchant à plusieurs reprises avec sa main droite, et, qu'en effet, il fit, par ce seul moyen, plusieurs guérisons merveilleuses, qui le rendirent très célèbre et très recherché en Angleterre. Sa réputation était si grande, qu'une foule de monde arrivait, des endroits les plus éloignés du royaume, pour le voir, le consulter, ou obtenir de lui des guérisons immédiates et, selon les chroniqueurs, il n'y a pas eu d'exemple que le malade atteint de n'importe quelle maladie, même de la plus grave, c'est-à-dire de la peste noire et de la lèpre, ne fût guéri instantanément par Valentin Greatrakes, par le seul attouchement à plusieurs reprises avec sa main droite. C'étaient donc des guérisons obtenues à l'aide du magnétisme.

Plus anciennement encore, au xvi^e siècle, Ben Johnson, auteur dramatique anglais, contemporain de Shakespeare, avait fait une comédie intitulée *The magnetic lady*. Il est vrai que ce titre n'est que métaphorique. L'héroïne de cette comédie est une dame très spirituelle, d'une grande beauté et très aimable, qui, par ses agréments, attire beaucoup de monde chez elle. Mais il y a, dans cette comédie, un somnambule qui, en dormant d'un sommeil magnétique, annonce qu'il lira dans un livre fermé, qu'il va découvrir les choses les plus cachées, qu'il indiquera le nombre de pièces de monnaie renfermées dans une bourse, qu'il peut voir très distinctement à une très grande distance, même par dessus les mers, à des centaines de lieues, etc.

Or donc, on voit que le magnétisme a été mis au théâtre il y a beaux jours et qu'il a été très bien connu dans le moyen âge, en dépit de la science officielle qui, il y a vingt ans encore, niait son existence.

JOSEPH DE KRONHELM.

M. ALBIN VALABRÈGUE ET LE SPIRITISME

La *Tribune de Genève*, qui tire à plus de 35.000 exemplaires, qui a toujours combattu et qui combat encore le spiritisme, a publié en mars, les deux entrefilets suivants :

Dans le courant du mois de mars sera célébré à Genève l'anniversaire de la fondation de l'Alliance spirite, fondée en 1903, par M. Albin Valabrégue, dans le but de faire connaître le spiritisme tel qu'il ressort non pas des loges de concierges ou des officines de médiums postiches, mais des travaux des savants dont quelques-uns, comme les Crookes, les Hodgson, les Hyslop, les Wallace, les Lodge, ont expérimenté pendant des dizaines d'années.

Les phénomènes aujourd'hui démontrés de télépathie et de subconscience, loin de nuire au spiritisme, servent à expliquer les naïvetés, les erreurs, les mensonges qu'on reprochait à bon droit à des milliers de communications spirites. La science sépare le bon grain de l'ivraie, à la grande joie des spirites sérieux.

Dans l'année écoulée, le spiritisme a fait une conquête, grosse de promesses et de conséquence, celle des rayons N.

Puisqu'une plaque chimique permet de voir le fluide qui s'échappe de nos corps, le spirite a le droit de penser qu'on pourrait, par un procédé analogue, arriver à voir les esprits et à faire — enfin! — ces expériences à coup sûr et à heure fixe que les négateurs du spiritisme attendent pour se rallier à la doctrine.

En résumé, il serait puéril de nier que les récentes découvertes scientifiques sont dans la direction des affirmations spirites. Ce n'est pas encore la preuve pour les négateurs de l'école de M. Flournoy, mais c'est un acheminement vers la preuve et, vraiment, les spirites ne sont plus ridicules d'espérer.

(6 mars.)

Etudes psychiques. — On nous écrit :

« M. Albin Valabrégue vient d'arriver à Genève où il compte faire un séjour de quelques semaines. Il a assisté, dimanche, à la séance de la Société d'études psychiques dont il a été le vice-président l'année dernière, sans pouvoir réussir à transformer cette société en un foyer de propagande active et d'action continue. Ce qu'il y a de plus original, c'est que M. Valabrégue ayant échoué dans ses projets, au sein même de la Société spirite, a trouvé le moyen de donner, par la presse et par la parole, la curiosité du spiritisme à beaucoup de nos compatriotes.

C'est à Genève qu'il a fondé l'« Alliance spirite universelle », qui aura, ce mois-ci, une année d'existence et qui compte, dans notre ville, son groupe le plus important.

L'« Alliance spirite » présente cette particularité qu'elle reçoit même ses adversaires : s'ils sont intolérants, dit Valabrégue, nous faisons, grâce à eux, des exercices de tolérance. Enfin, rien n'est plus agréable que de payer la propagande avec l'argent de ceux qui ne partagent pas vos idées!

Les athées, les matérialistes sont donc prévenus qu'ils seront reçus dans l'« Alliance » à bras ouverts (section des brebis égarées). »

Enfin, nous trouvons dans la *Vie Nouvelle*, de Beauvaïs, les vers suivants :

LES DEUX MORTS

L'une est la mort brutale, et stupide et féroce,
C'est la mort néantiste : un corps dans une fosse,
Ci-git... Tout est fini... C'est bien le dernier jour !
Rien ne vient consoler ceux qui pleurent autour.
L'esprit n'existe pas, l'homme n'est que matière.
Tout ce qui fut la vie est là, sous cette pierre.
Pleurez, souffrez, criez, pas d'espoir, pas d'appel.
Il faut être un peu fou pour espérer le Ciel !...

A l'implacable mort que la terre limite,
Nous venons opposer la douce mort spirite.
A la mort-épouvante, à la mort-dénouement,
Nous venons opposer la mort-commencement.
La première est la tombe affreuse, la nuit noire,
Et l'autre est le berceau, la survie et la gloire !
L'une évoque un cadavre, un squelette hideux,
L'autre, le pérисprit splendide et lumineux.
C'est la marche vers Dieu, non pas le Dieu colère,
Mais le Dieu paternel ou plutôt le Dieu-MÈRE,
Le Dieu qui nous appelle au radieux séjour.
Dans la sphère où fleurit l'immarcescible Amour !

Telle est la mort spirite ; elle est consolatrice ;
Elle est le piédestal, le progrès, la justice !
A tous les malheureux, maudits sur les grabats,
Elle assure le Ciel. Elle ne promet pas :
Elle prouve. Elle inscrit ces mots au cimetière :
« Ne pleurez pas les morts, ils sont dans la lumière,
« Priez pour les vivants, priez pour les berceaux.
« Le sépulcre est vaincu, voici les temps nouveaux ! »

ALBIN VALABREGUE.

Chronique et propos philosophiques

Une visite à bonne Maman. — Médium ou média. — La guerre. — La photographie des effluves humains.

Oh ! ce n'est pas une visite banale au moins ! Je connaissais Mme Noeggerath depuis tantôt 23 ans, c'est-à-dire que je l'avais vue très souvent, que j'en avais beaucoup entendu parler ; mais jamais, — pourquoi ? je l'ignore, — je ne lui avais adressé la parole. Or, depuis longtemps, — combien avec moi ont formé le même vœu sans pouvoir l'accomplir, — je désirais vive-

ment avoir l'honneur d'un entretien avec l'auteur exquis de la *Survie*, dont la distinction, le savoir et la grâce, j'allais à mon tour le constater, égaient, je veux dire effacent, le grand âge. Comme je me trouvais tout récemment à passer par hasard rue Milton, j'eus soudain l'heureuse inspiration de m'arrêter au numéro 22. Il n'était que six heures et quart : j'aurais certainement, avant le dîner, le temps de saluer Bonne Maman, car, dans mon idée, son état d'âge et de santé ne me permettait pas d'espérer un long entretien.

Donc, je monte ému deux étages et je sonne. Une voix douce et agréablement timbrée, que je reconnais, ne tarde pas à demander : « Qui est là ? » Je n'hésite pas à faire la réponse qui me paraît avoir le plus de chance de succès, et je prononce : « Un ami de Mme Leymarie », ce qui est bien pour notre vénérée doyenne la bonne formule magique comme pour moi le « Sésame ouvre-toi », car la porte s'ouvre et je m'entends appeler par mon nom et les premiers mots que je perçois sont ceux-ci : « Quel bonheur ! c'est vous ! venez, oh ! venez, nous allons causer ! » Et je vais, et nous causons comme de vieux amis, ou plutôt comme une mère et un fils qui seraient restés longtemps, bien longtemps sans se voir. Cet accent si touchant et empreint d'une si pénétrante cordialité me ravit. Il me semble — qu'on en pense ce qu'on voudra — être dans l'au-delà et revoir, comme en une scène idéale, tous mes bien-aimés. Ce n'est pas ma grand'mère vénérable qui m'apparaît ; non, c'est bien mieux, c'est la plus gracieuse et la plus radieuse des Bonnes-Mamans, qui, souriante, me tend les deux mains, qui m'entraîne, me fait asseoir et, sans paraître éprouver la moindre fatigue, dans un langage charmant, toujours élevé, me conte ses expériences spirites, ses efforts incessants pour répandre la lumière autour d'elle, ses entretiens avec ses amis de la terre et ceux de l'au-delà, ses peines aussi et ses bonheurs, et, par dessus tout, sa foi plus ardente et plus robuste que jamais en la survie, dans laquelle elle espère entrer prochainement. — Ne soyez pas si pressé, Bonne-Maman, vous êtes (je ne suis pas seul de mon avis) plus jeune encore que bien de soi-disant jeunes, et tous vos amis ont encore besoin de vous voir et de vous entendre. — Nul, me disait-elle (c'est le sens de ses paroles) n'est exempt des épines de la vie, et j'ai eu et j'ai encore les miennes ; mais je n'ose pas me plaindre, car elles sont cachées sous tant de fleurs !...

Vous croyez, sans doute, ami lecteur, que je suis resté jusqu'à 7 heures chez Mme Noeggerath ? Je le croyais comme vous ; mais ce fut pour moi une remarquable occasion de reconnaître, une fois de plus, que le temps est une pure convention : qu'il est long quand on fait mal ou quand on souffre, mais qu'il est très court, quand on fait bien ou qu'on est heureux. Il n'était pas loin de 10 heures quand je me retirai ; mais ce sont les horloges seules qui me l'ont dit et les magasins fermés que me l'ont répété. Je n'avais plus d'estomac : je venais de rompre le pain de vie ; je n'avais plus de pieds, j'avais des ailes (cela se gagne) ; j'avais quitté la terre pour aller faire un tour dans les étoiles. — Avec quelle peine je retombai sur la terre.

J'ai eu le plaisir, chez Mme Noeggerath, de renouveler connaissance avec un de ses grands amis, le peintre si distingué et si connu Hugo d'Alési, et

de rencontrer aussi deux médi... — Bon ! j'entends mon excellent et aimable confrère Léopold Dauvil me dire triomphant : « Ah ! vous voilà pris : vous voulez désigner des médiums et vous ne savez comment nous faire entendre que ce sont des dames et non des messieurs. » — Erreur, mon cher Monsieur Dauvil, j'allais dire tout simplement : deux médiums charmantes. A quoi bon un mot nouveau, que serait « média » et qui embarrasserait peut-être les étrangers ? Féminisons-le tout simplement quand besoin sera, et disons : un médium, une médium. Imitons les charmantes libertés que prennent les poètes, qui mettent « amour » au masculin ou au féminin, à leur gré, et qui, comme Camille Chaigneau, féminisent, en dépit des rigueurs académiques, le chrysanthème. Depuis l'apparition du beau poème des *Chrysanthèmes de Marie*, j'ai pris l'habitude, moi qui aime passionnément les fleurs, d'appeler la plante de chrysanthème non encore fleurie un chrysanthème. (Tant pis pour elle !) Mais, pour rien au monde, vous ne me feriez cueillir « de beaux ou frais chrysanthèmes » ; je cueille toujours — en accentuant, s'il vous plaît — de belles et fraîches chrysanthèmes. Pour revenir aux médiums, vous pensez que je serais heureux d'en connaître d'excellents, mais je ne serais pas moins charmé, avant ou après avoir écouté leurs messages, de présenter mes hommages à des médiums gracieuses et de tous points distinguées. Et puis, voyons, Monsieur Dauvil, croyez-vous qu'on prête à équivoque en disant, comme vous le faites vous-même : un spirite et une spirite ?

Enfin, argument suprême, dont je vous demande pardon de vous accabler : nos amis les Anglais, qui emploient comme nous le terme « médium », ont le mot « man » qui signifie homme et le mot « woman » qui signifie femme. — Entre parenthèse, c'est même charmant. — C'est la même terminaison et je crois que s'ils n'ont pas éprouvé le besoin d'un changement, c'est qu'ils se comprennent à merveille. Je sais bien que leur origine est plus celtique et la nôtre plus latine. Mais ne sommes-nous pas faits, les uns et les autres, pour nous entendre ?

Nous nous étions réjouis trop tôt quand nous célébrions, au mois de février dernier, nos récentes conquêtes pacifiques, nos conventions d'arbitrage international. Au même moment, la guerre se déchainait entre la Russie et le Japon. Et n'y a-t-il pas une amère ironie du sort dans ce fait que le plus grand des deux peuples, engagé dans cette odieuse guerre, soit précisément celui qui fut le promoteur du congrès pacifique de La Haye ? — Allez ! au nom du droit sacré des peuples, aux noms sublimes de la concorde et de la paix, officiers japonais ou russes, soyez pendus ! soldats partis de Yeddo ou de Pétersbourg, soyez mitraillés ! pauvres familles, répandues entre le Caucase et le Grand Océan, soyez décimées et à jamais désolées !... Ainsi le veut la loi de haine.

Ainsi comme on a profité pour railler ces bons apôtres, amis de la paix, ces utopistes imbéciles.

A ce propos, M. Harduin faisait tout dernièrement, dans le *Matin*, une remarque qu'il me paraît utile de reproduire ici : « Les amis de la paix ainsi

houspillés, disait-il, ne peuvent que courber la tête. Cependant, ils pensent sans doute que désirer la paix ne suffit pas, qu'il faut aussi faire le nécessaire pour ne pas préparer la guerre.

« Et la guerre a été préparée, rendue inévitable, le jour où la Russie s'est par la force, emparée de la Mandchourie et s'est installée à Port-Arthur.

« De sorte que le grand point n'est peut-être pas de prévoir l'arbitrage, mais de s'arranger pour n'avoir pas besoin d'y recourir.

« Il est possible qu'en envisageant la question de la paix et de la guerre, à ce point de vue spécial, on arrive tout de même à quelque chose. Le commandement de Dieu qui dit: «Le bien d'autrui tu ne prendras» est susceptible d'offrir la solution cherchée. Seulement, il faudrait reconnaître qu'il doit s'appliquer aux Etats comme aux particuliers. Et il paraît que ce serait la négation de la politique. »

On ne peut dire mieux et plus juste, et il ne nous reste plus qu'à ajouter qu'il est probable que les Etats se résoudront à appliquer ledit commandement de Dieu quand la majorité, au moins, des particuliers constituant ces Etats, aura pris l'habitude de le pratiquer sérieusement elle-même.

Plus qu'un mot et qui sera bref — car la place m'est mesurée — au sujet de la photographie des effluves humains. Dans mon article de février sur *le radium et les rayons Charpentier*, j'ai parlé, d'une façon sommaire, de cette question et j'ai cité les travaux de MM. Luys, David, Gustave Le Bon, commandant Darget et Majewski; mais imparfaitement renseigné j'ai omis de dire, ce qui était important, que, dès 1896, M. le commandant Darget avait fait don à la bibliothèque de Tours d'un album de 85 photographies représentant des effluves humains qu'il projetait sur les plaques avec sa main tendue ou en approchant le cliché de son front en pleine obscurité.

J'ai, de plus, eu le plaisir, ces jours derniers, de m'entretenir oralement à ce même sujet avec M. Majewski, qui s'occupe en ce moment de renouveler, avec un contrôle des plus sérieux, d'intéressantes expériences, dont il m'a promis de me transmettre les procès-verbaux. Je serai donc bien documenté sur la question et m'efforcerai, le mieux qu'il me sera possible, de renseigner les lecteurs de la *Revue* tant sur les rayons N proprement dits que sur la photographie des effluves humains, et cela dans un article spécial qui paraîtra le mois prochain.

ALGOL.

ERRATA. — Dans ma dernière chronique, tout à fait à la fin, une erreur de typographe m'a fait dire : « que notre baguette magique aura contribué à découvrir dans une large mesure... » c'est « aura contribué, dans une large mesure, à découvrir... » qu'il faut lire.

Une autre erreur, dans mon article sur le *radium* me fait parler d'un bain d'hydroquinine au lieu d'hydroquinone.

CORRESPONDANCE

Afin de faire admettre et propager le substantif nouveau *média*, féminin de *médium*, qui me semble rationnel, je crois être logique en publiant à son sujet les deux lettres qui m'ont été adressées. Le lecteur n'y verra aucun sentiment de personnalité.

Genève, le 11 mars 1904.

Chère Madame,

Ayant travaillé récemment à une traduction d'anglais en français, dans laquelle le terme de médium se présentait fréquemment, je me suis vu, à plusieurs reprises, embarrassé par la difficulté de faire concorder ce mot médium, masculin ou neutre, avec les qualités souvent féminines des adjectifs qui s'y rapportent et j'étais tenté de substituer le terme *média* à celui usité jusqu'ici, lorsqu'il s'agit de personnes du sexe aimable jouissant de cette faculté.

Je ne me suis pas cru en droit de prendre la responsabilité d'une semblable innovation, mais j'ai été heureux de la voir proposer par M. Léopold Dauvil, dans le dernier numéro de la *Revue*.

Peut-être serait-elle bientôt généralement admise, si elle obtenait un certain nombre d'adhésions; elle rendrait un véritable service aux écrivains et, sans doute, les lecteurs l'accepteraient-ils fort volontiers.

C'est dans cet espoir que je vous adresse ces quelques lignes vous priant de me croire, chère Madame, votre

fraternellement dévoué.

L. GARDY.

Monsieur Léopold Dauvil, rédacteur à la *Revue Spirite*.

Nice, 12 mars 1904.

Monsieur,

Permettez-moi de vous féliciter sur l'heureux choix que vous venez de faire du mot *média*. Ce substantif est, à mon avis, une véritable trouvaille; il vient combler une lacune et, de plus, il est délicieux et bien féminin.

Combien de jeunes élégantes qui répugnaient à se dire *médium*, mot qui semblait plutôt les devoir ridiculiser!

C'était l'avis de plus d'une femme sérieuse, témoin Mme d'Espérance qui n'est réputée ni coquette, ni mondaine, et qui ne se résout point à être appelée *un médium*.

Vous voilà, Monsieur, le parrain incontesté d'un mot tout neuf: *une média*! C'est doux, c'est euphonique... Pour ma part je l'emploierai désormais, convaincue qu'il va faire son chemin et finira par être adopté par tous les groupes spirites.

Agréçz, Monsieur....

DIANE MAREST.

Je serais heureux que la *Revue* eût encore à publier d'autres lettres semblables de spirites connus, ce qui serait le plus sûr moyen d'imposer un mot que j'accepte de tenir sur les fonts, ainsi que le veut bien gracieusement reconnaître notre aimable collègue de la *Revue*.

LEOPOLD DAUVIL.

M. Léon de M^{me}. — Nous regrettons vivement de n'avoir pu transmettre votre lettre à M. Béra qui accomplit un voyage en Tunisie. La Rédaction vous remercie de tout ce que vous avez bien voulu dire d'aimable pour chacun. Votre opinion sur des hommes tels que W. Crookes, R. Wallace, Allan Kardec, Léon Denis est bien flatteuse. Elle est celle d'un homme qui a beaucoup lu, beaucoup étudié et qui ne parle pas de ce qu'il ignore comme un aveugle des couleurs ou une corneille qui abat des noix. Lisez encore un peu, cher Monsieur.

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

La Société universelle d'Études Psychiques s'est réunie le samedi 27 février, au siège central de la Société, 113, rue de Rennes.

Le D^r KOCHER, secrétaire général, rend compte des expériences qui ont été entreprises par la section de Paris et qui seront poursuivies.

Le D^r JOIRE, Président, présente son *sthénomètre*, appareil qui sert à démontrer l'existence d'une force qui émane du corps humain. M. Joire explique que cet instrument peut servir, non seulement à démontrer l'existence de cette force, qui paraît dépendre du système nerveux, mais qu'il peut aussi être utile pour se rendre compte de l'équilibre nerveux chez certains malades : neurasthéniques, hystériques, etc.

NÉCROLOGIE

Mme Vve Geoffroy nous annonce la perte douloureuse qu'elle vient de faire en la personne de M. ADOLPHE GEOFFROY, son mari, consul de France de 1^{re} classe en retraite, Chevalier de la Légion d'honneur et de plusieurs ordres étrangers, décédé le 15 février 1904, dans sa 69^e année, à Lattaquié (Syrie).

M. Geoffroy était spirite depuis de longues années, c'était un esprit d'élite qui ne peut qu'être heureux dans la vie spirituelle. Nous envoyons à sa veuve nos bien sincères compliments de condoléances et l'assurance de toute notre sympathie.

RHEA L'ONDINE

(Suite et fin.)

Le curé reprit :

— Oui, Chère Demoiselle, vous n'avez pas besoin de m'en donner l'assurance ; vous avez fait, jusqu'au bout votre devoir de fille chrétienne... Mais voilà ! Votre père entiché de ces fausses idées spirites a refusé ou du moins... a atermoyé pour me faire prévenir... Ah ! chère Demoiselle, c'est triste, fort triste, déplorable même ! Monseigneur, que j'ai instruit de notre dernière conversation a bien pris part à vos justes préoccupations. — Je vous donnerai ultérieurement sur sa bienveillance pour vous des détails. Mais, voici sur quoi notre évêque a fortement insisté ; car il a prévu ce qui malheureusement est arrivé, à savoir que M. Dumbart s'arrangerait de façon à éluder ses derniers devoirs religieux, ce qui est extrêmement fâcheux, pour ne rien dire de plus, pour le repos de son âme, mais encore d'un mauvais exemple pour les personnes qui l'aimaient et l'estimaient ; en conséquence, je pense qu'il est indispensable que votre père soit censé être mort, *muni des sacrements de l'Eglise...*

Je regardais, ébahie, M. Redon qui, les mains croisées sur son abdomen, tournait fièvreusement ses pouces en m'interrogeant des yeux.

Voilà, pensai-je, un mensonge qui me déplaît fort ; j'allais exprimer ma pensée en paroles, quand le prêtre reprit :

— L'âme de votre père sera satisfaite de ce commencement de réparation ; il en souffrira beaucoup moins en purgatoire, où j'espère qu'il est... car ayant été un honnête homme toute sa vie et fait beaucoup d'aumônes, notre Père céleste ne l'a certainement pas condamné aux tourments de l'Enfer !!

Ce dernier mot me fit frémir ; j'étais croyante. Je tremblais ; je compris le curé et j'acquiesçais à son désir.

— Je dirais à tous que mon père avait été administré, ayant conservé, à ses derniers moments, un reste de connaissance.

Lorsque je communiquais à M. Redon le désir de mon père d'avoir de modestes funérailles, il en fût visiblement contrarié, non qu'il fût un prêtre intéressé ; ah ! non, M. Redon était le type le plus complet du prêtre soumis et dévoué, sans arrière-pensée personnelle à son saint ministère.

— Les pauvres de ma paroisse bénéficieront de la modestie des funérailles, dit-il, en se résignant ; cela vaut peut-être mieux... leurs prières plaideront ainsi pour l'âme privée du Saint-Viatique !..

Puis, il ajouta :

— J'arrangerai les choses de telle façon que votre père aura tout de même un fort bel enterrement... Comptez sur mon zèle et mon dévouement. Mais, n'est-ce pas, c'est bien entendu au moins, M. Dumbart est mort muni des sacrements de l'Eglise... Je vais déjà l'apprendre à Amboise ; adieu, mon enfant, que Dieu vous donne la force de supporter votre cruelle et terrible épreuve !...

XIII

Mon pauvre père reposait déjà depuis quinze jours dans notre tombeau de famille, sans que rien ne vint dans le sommeil comme dans la veille me révéler sa présence occulte près de moi... Je ne voulais pas hypocritement faire un appel au cher défunt, pour ne pas avoir à me confesser de cet acte répréhensible, mais j'aurais été bien heureuse, cependant, d'obtenir sans pécher une manifestation de l'Invisible. Je n'avais pas encore renvoyé Suzon, mais ayant l'intention de vendre les Tourettes, pour diminuer mes soucis, et pour aller m'installer pour toute l'année à Amboise, dans ma maison, je ne devais conserver que ma cuisinière, qui cumulait tous les services. Je me disais donc que peut-être, sans que j'en exprimasse oralement le désir, mon père se servirait de Suzon pour me parler.

... J'avoue toutefois que le mensonge consenti pour donner le bon exemple sur ses derniers moments ne laissait pas de me faire craindre d'amers reproches... Mais, aussitôt, mes idées religieuses me mettaient en garde contre ma faiblesse. J'avais agi sur le conseil de mon curé ; j'avais obéi !... Qu'avais-je à redouter ? Rien. Tout au contraire, si mon père venait à moi, ce serait pour me bénir de lui avoir épargné de cruelles douleurs en purgatoire ; d'ailleurs, j'avais déjà fait dire plusieurs messes pour le repos de son âme et pour la secourir, en cas de nécessité !... Mes affaires absorbèrent heureusement mes pensées et mon temps, car je dus, toute seule, m'occuper à régler bien des choses et j'évitais maintenant de désirer des manifestations spiritiques. Nous étions arrivés au premier jour de l'an. Il était onze heures du soir ; je m'étais mise au lit de bonne heure, mais le sommeil me fuyait et je songeais avec tristesse à mon isolement sur la terre, où je devais mener la vie de vieille fille. Je me promettais, une fois débarrassée du souci de l'exploitation des Tourettes, de me consacrer aux pauvres, aux déshérités, enfin de participer à toutes les œuvres de bienfaisance de ma petite ville. Mais malgré la paix qu'apportaient à mon cœur ces sages résolutions, le vide présent et les regrets de mes chers disparus peut-être souffrants d'horribles tourments dans le purgatoire, me firent verser d'abondantes larmes. Tout à coup, j'entendis près de la porte de ma chambre le bruit de la chute d'un corps et aussitôt une lueur lunaire envahit ma chambre ; tout cela se passa si rapidement que je n'eus pas le temps de m'effrayer. Je crus d'abord être

dupe d'une illusion, mais la pâle lueur se déplaça plusieurs fois, enfin une voix rauque prononça ces mots : « Je suis damné, je suis damné ! »

J'étais comme pétrifiée d'horreur ! J'entendais, mais ne voyais rien que la lueur blanchâtre... J'aurais bien voulu interroger, mais il me fut impossible d'articuler une syllabe ! Et ce que je ne pouvais exprimer par la parole, ma pensée le révéla à l'invisible !...

— Je suis ton frère Georges.

— Mais notre père, notre mère, les vois-tu ? m'écriai-je enfin, domptant mon mutisme, dans ma gorge serrée !

— Non, non, les damnés ne se voient pas !

Puis je vis la lueur prendre des tons rougeâtres et se condenser en une boule, d'où jaillit d'abord quelques étincelles, puis un visage informe aux yeux caves, à l'odeur infecte, s'approcha lentement de mon lit, et je me jetai sur le cordon de ma sonnette que je me mis à tirer avec violence. Le spectre hideux disparut et bientôt les pas de la cuisinière se firent entendre dans l'escalier. Je me rassurai un peu. J'entendis alors la voix de Suzon qui protestait qu'elle ne savait pas pourquoi elle se trouvait couchée sur le seuil de la porte de ma chambre. La cuisinière ouvrit la porte et elle me demanda, inquiète, ce qui m'arrivait. — J'étais fort embarrassée pour répondre, ne voulant pas faire connaître le véritable sujet de mon effroi. Je dis alors que le bruit qu'avait sans doute fait Suzon en venant si étrangement tomber près de ma porte m'avait fait craindre que des voleurs ne fussent prêts à entrer chez moi ; puis tournant mon ressentiment sur Suzon encore à moitié endormie, je lui dis qu'elle eût dès le lendemain à vider les lieux, car je ne pouvais supporter ses étranges fantaisies de dormir ailleurs que dans son lit...

Je ne pus fermer l'œil de cette nuit ; j'avais hâte de quitter les *Tourettes* qui jadis m'étaient si chères, mon cœur et mon esprit étaient trop tourmentés de tout ce qui s'y était passé de douloureux et d'effrayant.

Je ne pouvais me persuader que tous ceux que j'avais tant aimés, fussent à jamais perdus pour moi ! Cependant la vision et la voix venaient bien des sombres profondeurs de l'au-delà. Désormais, mon cœur ne connut plus de repos et mon curé fut obligé de me consoler souvent. — Après tout, me disait ce bon prêtre, ce n'est que votre frère qui vous a parlé et si véritablement il est damné ; il se peut bien qu'il vous ait menti... pour vous affliger... Il se peut également qu'un démon l'ait suivi auprès de vous pour vous persuader de ne point prier pour vos parents, à qui sans doute, vos prières et les miennes font beaucoup de bien ! ... C'est une ruse de Sathan ; priez Dieu, ma chère Demoiselle, pour que jamais plus, vous ne voyez d'aussi terrifiantes apparitions.

Après le départ de Suzon, qui eut lieu, dès le lendemain matin, il ne se produisit plus aucun phénomène, et j'en rendis grâce au ciel, mais la triste

pensée qu'avait fait naître en moi l'horrible vision, me poursuivait toujours... Mes parents sont peut-être damnés !...

J'en fus presque convaincue deux ans après la mort de mon père ; alors que, selon son désir, je pris connaissance des pages écrites de sa main sous la dictée de ma mère. — J'en rapporte ici les principaux passages.

XIV

« Mon cher Albert, ne pense pas que j'ai quitté la terre, avant l'heure fixée par la Providence pour ma désincorporation. L'accident qui a provoqué ma mort, avait été marqué d'avance dans ma destinée, non qu'il ait été arrêté avant ma naissance, que ce serait par le fait de la morsure d'un serpent, que perdant connaissance je me laisserais couler au fond de l'eau, mais ce qui était prévu et certain, c'est que je devais trouver la mort dans l'eau, mon élément de prédilection par suite de circonstances quelconques et cela à peu près à l'âge indiqué.....

« Cependant, époux chéri, si j'eusse écouté tes pressentiments et que, déférant à ton désir, je ne me fusse pas baignée ce jour-là, j'aurais pu retarder mon *inévitabile* destin de toute une année ! T'expliquer le mécanisme de ce retard de la fatalité m'est difficile, presque impossible ! Pourtant, je vais tâcher de te donner une simple indication. Les influences toutes en jeu pour opérer peuvent dans certains cas (plus nombreux qu'on ne peut le croire) être enrayées par d'autres influences intervenant à propos pour déjouer leurs effets au moins pour un temps ; par exemple, lorsque la bête que l'on chasse va être atteinte par la meute, si un chasseur maladroit tire sur un des chiens, le tue ou le blesse, cela fait diversion à la poursuite : chiens et chasseurs s'arrêtent interdits ; lors, l'animal poursuivi a un répit suffisant pour faire perdre sa piste ; il peut ainsi échapper pour quelques jours ou quelques mois à son sort fatal ; mais bien qu'il l'ignore, les chasseurs sont décidés à le traquer de nouveau, le terrain de chasse a beau être spacieux, il est entouré de barrières infranchissables pour l'animal ; le gibier tôt ou tard sera levé par les chiens et succombera sous l'inévitable destin !

« Ce que j'essaie de te faire comprendre, mon Albert, ne concerne que les grandes lignes de la destinée de chaque être ; pour les minuscules événements de l'existence terrestre, nous pouvons en éluder un grand nombre par notre savoir et prudence, ensuite par le secours d'êtres bienfaisants, aimant l'homme, qui vivent à notre insu, parfois fort près de nous ! Il en est un grand nombre, qui ont plus ou moins d'affinité avec la race humaine, à laquelle ils aspirent de s'allier, afin d'arriver un jour à en faire partie intégrante... Esprits des Eléments ou Elémentins, Fées, Elfes, Gnomes, Ondins, Salamandres et leurs infinies subdivisions. L'accord rompu depuis un temps

immémorial, entre les humains et ces races, devenues depuis invisibles, inconnues aux hommes, a causé beaucoup de trouble et de douleurs parmi elles ; aussi plusieurs sont-elles devenues d'implacables ennemis de l'homme moins par suite de leurs ressentiments que par la crainte et l'horreur que la méchanceté de la race humaine leur inspire ! Cependant le désir ardent de jouir des privilèges accordés par droit de création à l'humanité terrestre pousse quand même les Elémentins à rechercher dans une prudente mesure l'alliance de l'homme. Se faire aimer, désirer, par un moyen ou artifice quelconque par un homme, mais surtout par une femme, est un des plus grands efforts que puisse et veuille tenter un de ces êtres qu'on traite d'imaginaires et de fabuleux ! Or, mon cher Albert, s'il arrive à un de ces Elémentins de prendre pied au sein de la race humaine, il y garde même pendant plusieurs incarnations des traces de sa première origine, soit dans ses goûts, soit dans l'inégale progression de ses facultés mentales. Les Elémentins, ses frères, sont comme les humains inégaux en sentiments ; pour être plus fraternels entre eux que les hommes, il n'en existe pas moins parmi eux, une foule énorme de jaloux, de mécontents de n'avoir pu parvenir, eux aussi, à franchir la barrière qui les sépare de la race convoitée, car elle possède le merveilleux pouvoir d'acquérir l'immortalité. Ces jaloux font souvent échouer les tentatives des leurs pour s'incarner parmi les terriens. Comme cette action capitale rencontre de grandes difficultés, neuf fois sur dix, ils font avorter les longs et douloureux préludes de l'infortuné Elémentin, lequel avait su s'attirer l'affection, c'est-à-dire l'aide attractive, indispensable pour ce transfert ambitionné !... J'ajouterai que, pour une tribu ou grande famille Elémentine, c'est à la fois un bonheur et un honneur que le transfert d'un de ses membres dans la race humaine, car, grâce à lui, dans la suite des siècles d'autres d'entre eux pourront plus facilement se transférer ainsi et gagner l'immortalité, car tous sont imprégnés d'un amour et d'une foi ardente pour garder fidèlement tous les préceptes du bien que le Créateur met au cœur de tout ce qui émane de lui dans l'Univers !

« Si je t'entretiens si longuement mon bien-aimé, des esprits, des Eléments, que nie religieusement et scientifiquement l'humanité actuelle, c'est que tous les deux, nous avons fait partie de l'une d'elles. Toi, ô le plus cher des époux, depuis de longs siècles, tu te glorifies d'appartenir à la race royale de ce globe ; moi ta véritable sœur (car le même œuf primordial nous contenait tous deux), je suis tout récemment émergée de notre race-mère : les Ondins ! Ma Nixe chérie m'appelais-tu souvent et cela était exact. Oui, Albert, ta Rhéa, grâce aux cérémonies et rites indiqués à sa mère Noëma, Ondine elle-même dans le lointain des âges, a pu prendre un corps charnel sur la terre, et son sort a été bien doux, car elle t'a retrouvé, toi le frère chéri, l'Unique !

« Toute Elémentine récemment entrée dans l'humanité doit y vivre un temps relativement court, et se réincarner plusieurs fois à bref délai. C'est une nécessité, afin que les tendances à retourner à son élément primitif ne fasse pas obstacle à son humanisation. De plus, elle ne peut servir de secours efficace à ceux parmi lesquels elle émerge pour la première fois à l'existence, qu'après que l'expérience et le développement de sa volonté l'ont rendue apte à aider les autres.

« Albert, mes paroles te troublent, je le sens, car mes derniers mots te font craindre que je ne me réincarne bientôt !... Calme tes appréhensions à ce sujet, les humains suffisamment développés (moralement et spirituellement), jouissent après la mort, dans le Paradis, de leur *mérite* de longs siècles de félicité, avant de retourner sur le champ de manœuvre terrestre, c'est-à-dire dans une nouvelle corporéité, adaptée au genre d'étude pour lequel ils reviennent sur la terre d'exil. Mais l'hum-animal, l'entité peu développée ou encore le coupable à un titre quelconque, ainsi que les néophytes humains tels que moi par exemple, avons l'obligation de revenir prendre le collier d'esclavage, après un demi-siècle au plus de vie astrale ; tu entends chéri, un demi-siècle ; ainsi ne tremble pas, tu me retrouveras et bientôt réunis, que de jours délicieux nous passerons ensemble avec nos frères libérés comme nous des Elémentins et admis au banquet d'immortalité. Puis, mon Albert, nous retournerons ensemble sur le globe terrestre ou sur tout autre analogue pour faire une nouvelle moisson d'expériences et accomplir notre destinée, dont la vie angélique est le *summum* entrevu et indiqué !...

« Oui, bientôt, mon bien-aimé, les liens charnels seront brisés pour toi ! Je ne crains pas de t'annoncer ta délivrance, car ta belle âme aspire à entrer dans la vie astrale ! Le devoir t'a fait longtemps te résigner à la vie de ce bas monde ténébreux ; à présent que notre fille n'a plus besoin de toi, viens mon Albert vers ta Rhéa, ton épouse et ta sœur, viens partager sa lumineuse et douce vie, exempte de remords et pleine de joie et d'espérance ! »

A une demande de mon père sans doute sur l'époque précise de sa mort, Rhéa répondait : « Le jour, je l'ignore, mais il est proche, fais tes préparatifs ! »

Deuxième demande. Nos enfants sont-ils de notre race ? R. — Georges et Adrienne n'ont rien de commun avec la race des Ondins ; la différence bien marquée de leurs caractères et aptitudes te le démontre suffisamment ; cependant un lien subsistera entre eux et nous, car nous avons agi selon les lois divines envers eux, les influençant toujours pour le bien selon le temps et le milieu durant lequel Dieu nous les a confiés.

Troisième demande. Est-ce qu'ils nous retrouveront ? R. — Oui, il dépend d'eux de nous retrouver soit dans la vie aromale, soit même dans de nouvelles incarnations. Cela dépend, dis-je, de l'amour qui les entraîne ou les

lie à nous. L'amour sincère est ici le pilote qui connaît d'instinct toutes les routes conduisant vers l'objet de son attraction !

Quatrième demande. Adrienne partagera-t-elle nos idées ? R. — Les sentiments catholiques qui absorbent le cœur et l'intelligence d'Adrienne ne sont que passagers et tiennent seulement à sa personnalité terrestre ; revenue à la vie psychique, plus de clarté illuminant son âme, elle nous jugera différemment, sans cesser pour cela d'être profondément convaincue des vérités essentielles de sa religion.

Cinquième demande. Quel est le sort de Georges ? R. — Georges n'est pas heureux ici ; j'ai pu le visiter quelquefois dans la triste région qu'il habite, grâce au concours d'êtres supérieurs. Notre fils ne se croit pas mort, tant son enveloppe périspiritale est encore dense ; mais enfermé commodément dans sa ténébreuse région, par des démons moitié bêtes, moitié hommes qui le tourmentent horriblement, Georges a cherché vainement à revenir auprès de toi et de sa sœur, mais les forces qui le fascinent et le torturent se servent de lui pour divers usages que je n'ai pas compris et ne veulent pas le lâcher. En me voyant, Georges ne m'a pas reconnue, puis il m'a injuriée. Je pouvais l'arracher, m'a-t-il dit, à ses persécuteurs et je ne le faisais pas, il a ajouté : « Mon père et ma sœur m'oublient ; je suis maudit, damné, sans doute ! »

Le spectacle de sa douleur m'a tellement navrée, que, sous cette impression déchirante, je me suis évanouie, souffrant bien plus en cette seconde de syncope qu'à celle de ma mort physique. Je crois et j'espère que, lorsque tu seras ici, avec moi, nous pourrons plus efficacement tenter de nouveaux efforts pour adoucir le sort de notre pauvre enfant !

Je n'interrompis pas ma lecture, bien qu'il m'eût fallu plusieurs heures pour l'effectuer ; et dans ce long récit, j'ai dû omettre quantité de détails intimes où l'esprit de ma mère rappelait à son mari diverses circonstances de sa vie et de la sienne, corroborant son origine de la race des Ondins. Je lisais avec un intérêt palpitant ces pages pleines de souvenirs de mes premières années. Ce ne fut qu'après avoir refermé le cahier que je me pris à réfléchir sur ce que je venais d'apprendre. Un sentiment de tristesse angoissante me saisit toute entière !... Si tout cela était vrai, m'écriai-je, en me prenant la tête à deux mains... Si réellement il existait des êtres pensants, autres que l'homme ; et si mon père et ma mère appartenaient à l'une de ces races, en dehors de la salvation apportée sur la terre par le Christ... ainsi, je serais pour toujours étrangère à ces parents que, cependant, j'ai toujours tendrement aimés !... Perdus, perdus à jamais pour moi !... Les prières de l'Eglise et les miennes inefficaces pour améliorer leur sort et les retrouver un jour !... J'éprouvais un découragement profond. J'eus un instant la pensée de recourir aux lumières de mon curé. Mais, soudain, le désir de mon père sembla résonner dans mon cerveau troublé..

« Ne montre et ne parle jamais de ces pages à des personnes hostiles aux idées spiritiques ! »

Devais-je passer outre, et faire lire cet écrit à M. Redon ? J'hésitai à prendre un parti quand, soudain, je vis mon petit chien regarder effrayé du côté de la porte fermée, que recouvrait une lourde portière en tapisserie ; puis l'animal se mit à pousser d'étranges glapissements. Je courus à la porte et l'ouvris précipitamment pour voir si quelqu'un était là ? Il n'y avait personne et j'entendais dans la cuisine la domestique balayer. Je l'appelai et lui demandant si quelqu'un était venu dans l'appartement ? — Pas de cet après-midi, Mademoiselle, me répondit la cuisinière et, ce matin, il n'y a qu'un four-nisseur qui a apporté sa commande avant 10 heures...

Je revins m'asseoir au bureau de mon père, où j'avais déposé le cahier si suggestif ! Alors ce fût vers le canapé que regarda, les poils hérissés, mon petit chien ; enfin, il alla se tapir sous mon siège ; et moi-même, je fus saisie de frissons, ainsi que d'un malaise général. Je compris qu'une présence occulte en était la cause... Je tremblais, craignant de voir se développer une vision aussi horrible que la dernière que j'ai mentionnée plus haut ; aussi je m'écriai à mi-voix : « Je tiendrai ma promesse, je ne montrerai et ne parlerai à qui que ce soit de ces communications d'outre-tombe ; et pour ne pas être tentée de nouveau de le faire, je vais les anéantir, les brûler... Et joignant le geste à la parole, je jetai le cahier dans la cheminée, où il y avait, il est vrai, peu de feu. Mais, ô merveille ! le cahier assez volumineux cependant fut soulevé comme par un vent violent et rejeté sur le tapis, en décrivant un demi-cercle, puis une fois sur le sol, il glissa doucement sur un parcours de 0.50 à 0.60 centimètres. Le chien se remit à gémir et cette fois, il courut à la porte demandant visiblement à fuir. J'étais aussi effrayée que l'animal, j'ouvris la porte et nous sortîmes tous deux... Ce ne fut que plusieurs heures après que je revins dans la pièce avec ma servante, à qui je dis de rallumer le feu ; j'entraî la première et saisis toute frémissante le cahier qui était cette fois resté à la même place où il avait glissé naguère d'une manière si miraculeuse. Je l'enfermai dans un tiroir de mon bureau d'où je ne l'ai retiré que vingt ans après pour le faire lire à M. Robert Dossset. Cette fois, le cahier était remis en des mains sûres et son contenu compulsé par une haute intelligence initiée aux *Mystères de l'au-delà*, à un occultiste et théosophiste distingué, qui a rendu la paix à mon âme troublée depuis les événements que je viens de relater.

J'ai, grâce à lui, qui est devenu mon maître et mon ami, ainsi qu'à la fraternelle amitié de la famille de Montzague, assisté à des séances de double-vue et de matérialisations faites dans des conditions scientifiques, en sorte qu'aucune fraude ne pouvait se produire. De plus, Robert Dossset, médium hors ligne, contrôlait les expériences lui-même, en sorte que le moindre doute n'a jamais subsisté dans mon esprit. Je puis donc affirmer que j'ai vu, tou-

ché, embrassé mon père et ma mère et plus tard mon frère Georges, qui, on le pense bien, n'était pas damné. J'ai même obtenu de l'écriture directe de tous mes parents. Enfin les livres que j'ai lus et les instructions secrètes de mon maître m'ont ouvert les sens psychiques et à mon tour je puis porter la lumière et la conviction de la perpétuité de la vie, après la mort du corps, le dépouillement de l'âme de son premier véhicule matériel.

Mon âme est en paix ! Un rayonnement d'amour et de foi ardente que mes prières appellent chaque jour m'a permis depuis peu de soulager les corps malades, de même que les cœurs affligés, puisque je suis devenue médium guérisseur.

Que Dieu soit loué ; et puisse cette relation que je livre au public amener quelques âmes désespérées à venir chercher la consolation et la vérité dans les doctrines spiritualiste, théosophique, occultique et spiritique.

Quant aux races existantes en dehors de la vision et de la compréhension de l'humanité, je sais aujourd'hui qu'elles ne sont rien moins que fabuleuses, mais on peut vivre heureux sans partager cette croyance !

M. A. B.

BIBLIOGRAPHIE

Nous donnerons dans le prochain numéro de la *Revue*, la préface par M. le colonel de Rochas, des *Phénomènes odiques*, première traduction française du plus important ouvrage que composa le Baron de REICHENBACH, au sujet des radiations nouvelles, dont il avait constaté la présence et spécifié les propriétés, à l'aide des perceptions de certaines personnes possédant, à cet égard, une sensibilité hypéresthésiée.

La première édition parut à Brunswick, en 1845, sous le titre :

Recherches physico-physiologiques sur les Dynamides du Magnétisme, de l'électricité, etc.

Cette traduction paraîtra dans le courant d'avril.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE